

## Introduction à la soutenance de la promo XI de superviseurs

Le cheminement que j'ai choisi de faire parcourir en traversant les 13 monographies du groupe part de la plainte du travailleur social pour aboutir à la question institutionnelle et ce qui la fonde. Seules apparaissent ici en ligne les monographies dont les auteurs ont autorisé la publication. Ce chemin a été le mien dans cet accompagnement. Évidemment il y a en avait bien d'autres possibles. Mais il me semble que ce « chemin de fer » que j'ai construit - c'est ainsi que l'on nomme dans une revue ou un journal l'agencement des différents articles - m'a permis de dégager une logique à l'œuvre dans la supervision. Ça démarre souvent par la plainte: ça ne va pas dans l'équipe, la direction ne nous comprend pas, on est sous pression etc. La plainte est légitime et le plus souvent fondée. Mais la plainte est aussi une chausse-trappe: en effet on peut s'y complaire. Elle a alors pour but de se dédouaner d'avoir à assumer ce que Lacan, d'un façon radicale nous jette dans les pattes: « de notre position de sujet nous sommes toujours responsables ». La plainte en effet est nourrie au petit lait de la jouissance, qui consiste avant tout à tenter d'échapper à la castration: c'est pas moi, c'est l'autre. Soutenir chez des professionnels qu'ils n'y sont pas pour rien dans ce qui leur arrive, ouvre un chemin escarpé, délicat, casse-cou. Cela exige la création d'une forme d'institution, la supervision, qui n'est jamais achevée, qui permet le traitement de la jouissance à l'œuvre qui se transfère dans cet espace. Il ne suffit donc pas de dire qu'il s'agit d'un groupe de parole. Faute de lui donner cet objectif, le traitement institué de la jouissance, il me semble que l'on passe à côté.

Voici donc ce qui m'a inspiré ce passage, que l'on peut écrire en deux mots, pas-sage, de la plainte à l'institution de la supervision. Ce cheminement sera alimenté par les réflexions de chacun sur ce que parler veut dire, sur la mise à ciel ouvert des objets perdus, dits objets @ par Lacan, qui plombent le transfert, tels la voix et le regard. Le désir et le rêve ont fourni aussi leur partition. Bref chacun y a mis du sien. Et j'ai découvert à la lecture un maillage, un tissage, une étoffe où la navette de chacun croisant la chaîne du collectif, produit ces motifs, étranges et saisissants, dont nous n'aurons jamais fini de nous émerveiller.

Si Lacan énonce que « Le collectif n'est rien que le sujet de l'individuel », (Ecrits p. 213) nous en avons ici une belle illustration.

Joseph ROUZEL, le 29 juin 2011

LAAROSI Bénaïza

## **Rate ou Crève**

*« Parole, quand tu nous tiens ... »*

Monographie pour la certification de superviseur d'équipes  
de travailleurs sociaux, 2010-2011, XI ème Promotion.

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social, Montpellier.

# SOMMAIRE

Avant Propos	p.1
I) Introduction « Le récit de l'énigme »	p.2
II) L'énigme	p.4
III) L'hypothèse	p.5
IV) développement	p.5
V) Conclure	p.12
VI) Bibliographie	p.13

## Avant-propos :

Ce n'est que le début d'une aventure et pourtant il me semble que tout éclair, tout est clair et tout s'éclaire dans ma tête. Aventure de mots qui m'entêtent et qui viennent s'emmêler, s'enlacer, se presser, s'entrechoquer, tel le fracas de l'eau sur la roche en temps de tempête.

Cette conviction naturelle d'y mettre du sien, comme le dit J.Lacan, demeure en moi, en mon je, en ce jeu de lettres et de mots.

Je ne sais pas vraiment où je vais dans ce récit, dans cette aventure et en l'occurrence dans ce travail. Me semble t-il avoir besoin de déverser, et de verser, de livrer en vrac, ce flot de mots afin, peut être, d'y voir encore plus clair. Faut-il que je me débroussaille ? Que je coupe en moi et recoupe en moi ces mots, mes pensées qui fusent plus vite que l'électricité de mes neurones... Quel émoi ! Quel est moi ?

Par là, c'est certainement une façon de décrire et d'écrire que c'est un foutu bazar, un sacré chambardement et chamboulement la haut. Néanmoins, mon corps, où ce sentiment qui l'habite, me susurre, me chuchote, de très loin mais de très près à la fois, que je deviens au fur et à mesure ce que j'ai toujours été, ce qui a toujours été là chez moi ; la vérité d'être moi, dans et avec ce que je suis.

Tout être humain et moi le premier est confronté à cette indéniable vérité de se trouver face à face, nez à nez, né à né, tête à tête avec son propre désir.

Coucher mes idées, mes réflexions sur papier m'apparaît difficile et ne va pas de soi, si je puis dire, car il m'importe d'être sincère dans la véracité de mon écrit et de mes cris.

En effet, ce n'est pas sans mal que j'ai réalisé ce travail, car il m'a fallu du temps et de l'énergie pour apprivoiser des concepts psychanalytiques, méconnus auparavant pour moi.

Voilà bientôt ces quelques semaines de formation passées et depuis, cette impression de ne plus être le même est déroutante, obsédante et passionnante.

En effet, mille et une questions jaillissent sur ces concepts de supervision, de superviseur, qui me touchent. Je pense tout de suite à la « super dit vision », à la « super division », qui pour de la division demeure une opération exercée par le superviseur.

Je suis à ce moment précis de ma rédaction une véritable énigme, un « sujénigme » ne sachant pas du tout où je vais, ni où cette formation

m'emmènera. Cependant, je prends bien plaisir à évoluer, à ne plus être le même, à tanguer tel le roulis du spationaute naviguant à vue dans l'immensité de l'espace... Car le temps, au final, fera bien de moi son affaire.

Il s'agira dans cette construction, dans ce travail de jouer le jeu, de jouer mon jeu, sérieusement et rigoureusement, en me dévoilant dans ce que je sais et ce que je ne sais pas.

Tel fût mon rôle de portier, durant la première semaine de formation, à une place prise qui prend tout son sens, je ferme donc la porte (faute de frappe intéressante que je laisse telle que), la porte pour ouvrir la séance sur la scène de l'arène, de « la reine » parole.

## **I) INTRODUCTION :**

### ***Le récit de l'énigme* :**

J'évolue dans un Centre d'Activités de Jour, annexe à un Centre de Rééducation Fonctionnel de Dijon. La structure où je travaille accueille des personnes traumatisées crâniennes et cérébro-lésées.

Un après-midi du mois d'avril 2010, dans notre salle d'équipe, une collègue ergothérapeute me dit « Tu vas faire de la supervision à l'Irtess de Dijon ? ». Je lui réponds « Ah bon, mais je ne suis pas au courant, d'où tiens tu cette information ? ». Elle rétorque « C'est Véronique qui m'en a parlé ».

Véronique fait comme moi, partie de la promo XI. Je l'ai connu il y a maintenant un peu plus de deux ans à l'Irtess où elle intervient dans différentes filières, ainsi que pour de la supervision avec les éducateurs spécialisés (E.S) et assistants de services sociaux (A.S.S). J'interviens également à l'Irtess depuis quatre ans auprès des Aides Médico Psychologique (AMP), Moniteur-Educateur (ME) et ES.

Ma collègue ergothérapeute me dit qu'elle a vu Véronique la veille et confirme ses dires. Quelques jours plus tard, je l'ai au téléphone. Je lui fais part de ce que ma collègue m'avait dit. Véronique me dit, effectivement, qu'elle a vu le responsable de la filière des ES 2<sup>e</sup> année et précise « j'ai vu ton nom sur la liste des Groupes d'Analyse de la Pratique pour les ES ». Elle ajoute que ce responsable lui a dit, oralement, de vive voix, à plusieurs reprises, que j'animerai un des groupes.

Vincent (le responsable de la filière) ne m'en a jamais rien dit. Je le connais puisque nous travaillons ensemble sur les DC1 et DC3 concernant les ES. Nous nous voyons

donc régulièrement. Il est très professionnel et m'est sympathique. C'est quelqu'un avec qui j'aime travailler. Pour ma part je ne lui en ai jamais parlé non plus.

Lors de nos premières réunions de travail, il m'a donné un trombinoscope des étudiants, ainsi qu'une liste où figure leurs noms et prénoms. Sur cette liste, il y a également, en haut deux intervenants par groupe. Un pour les DC1/DC3 et un autre pour les GAP. Dans le groupe d'étudiants où j'interviens, je vois bien mon patronyme, mais pour les DC1/DC3. Je ne comprends pas !

-----

Voilà mon récit qui est une énigme pour moi et me pose problèmes. Où cela a-t-il dérapé ? Je crois pourtant, bien volontiers, en la véracité des propos des différents acteurs de cette histoire. Pourquoi les choses ne se font-elles pas, alors que cela s'est apparemment dit ?

En effet, les choses se disent à travers l'autre, les autres, sans moi ou autour de moi. En tous cas en mon absence. J'ai l'impression d'être hors jeu et pourtant il me semble être au centre de tout ça. J'ai aussi le sentiment que quelque chose se dit à demi-mot, comme dans des couloirs, des bruits de couloirs que l'on ne distingue pas ou mal. Cela me fait penser à quelque chose de fantomatique où le langage et la parole, s'évaporent et disparaissent.

Il n'y a que de paroles « en l'air ». J'en viens à penser que Vincent s'est peut être rétracté quant à ses propos et discussions avec Véronique ? Que peut-être l'a-t-il pensé, énoncé et qu'après coup il y est renoncé ? Qu'il y ait eu une injonction hiérarchique ?

Je me dit également que peut être il aurait trouvé quelqu'un d'autre pour animer le groupe ? Où alors qu'il n'est pas eu ou plus eu confiance en moi... En parlant, je m'aperçois qu'il y a là une affaire de transfert !

Je suis voué à mes représentations, à mon imaginaire, à mes fantasmes. Pour autant, même si mon désir d'animer un groupe d'analyse de la pratique est bien présent, je ne veux pas en parler à Vincent, comme si j'attendais qu'il fasse le premier pas, puisque je suis extérieur.

## **II) L'ENIGME :**

Dans cette histoire, bien des choses me paraissent ambiguës et incompréhensibles. Cela me pose questions et la première d'entre elles est que puis-je faire de ce ratage lié à la parole ? Pourquoi ne me demande t-on pas ce que j'en pense ? Comment se fait-il que des paroles se soient échangées à ce sujet sans que je sois au courant ? Au final pourquoi mon nom n'apparaît pas dans cette case de GAP ?

Si je tente de dégager l'énigme, une question se pose. N'y a t-il pas une corrélation entre ce qui ne se fait pas, mais qui s'est pourtant dit, et une problématique autour de la demande ? Cela me résonne comme une pseudo et vague réponse, si réponse il y a, liée à une pseudo et vague demande. Quelque chose n'a peut être pas été entendu parce que pas énoncé ?

## **III) HYPOTHESE :**

Il me semble que l'hypothèse qui pourrait répondre à l'énigme s'oriente sur deux axes. Un premier se pose et interroge la question de la demande (qui demande et pour quoi faire ?).

Il n'y a pas de demande, où plutôt nous verrons, plus tard dans cet écrit qu'il y en a eu une, il y a quelques années.

Il n'y a, en tous cas à ce moment de l'histoire, pas de demande. J'entends par là que la parole a du être manquante, mal dite, mal énoncée.

Je pense à ma parole qui n'a pas été posée véritablement, mais qui néanmoins a été entendu par Véronique à différents moments. Nous verrons également plus tard que cela a fait l'objet de cette demande antérieure énoncée juste avant.

Le deuxième axe retenu tourne autour de la circulation de la parole. Car, paroles il y a eu ! Donc circulation, échange, relation, langage il y eu aussi ! Ceci interroge la position des acteurs dans la place qu'ils prennent (moi y compris bien sur). Je m'interroge aussi sur la notion de cadre dans cette histoire, car il n'y en a pas eu !

## **IV) DEVELOPPEMENT :**

**La demande :**

Avant d'aborder ce que peut signifier la demande, je reviendrai quelque peu dans le temps. Dans cette histoire, il est important de revenir sur ce qui s'est passé, de partir de là où ça commence.

Qui demande ? C'est avant tout, moi. Cette demande prend son départ il y a un peu plus de deux ans. C'est à travers des discussions avec Véronique sur le travail que nous effectuons à l'Irtess que les choses ont commencé.

Nous parlions beaucoup de nos interventions et de l'intérêt que nous portions à la supervision. Elle m'a dit qu'elle avait été reçue par la directrice adjointe de l'institut, pour parler d'éventuels interventions concernant les GAP.

A travers nos discussions, j'ai envoyé une lettre expliquant mon intérêt et ma demande d'animer des GAP. La réponse fut assez rapide. Par courrier retour, la directrice adjointe m'indiquait qu'elle transmettait ma demande aux responsables pédagogiques intéressés. Je n'ai jamais eu de nouvelles concernant cette demande.

Cela pose question sur la nature de cette demande. A cette période, le goût des interventions que j'effectuais pour différentes filières était des plus sucrés et il l'est toujours aujourd'hui. Au moment de cette demande écrite, cela faisait presque deux ans que j'intervenais à l'Institut.

Et à travers ces interventions, il y a toujours eu en moi cette appétence naturelle d'écouter l'autre, d'écouter un groupe, que les sujets d'un groupe s'écoutent entre eux, d'animer quelque chose autour du ensemble, de l'échange, de la circulation de la parole finalement. L'écoute de la parole de l'autre a toujours été essence de moi-même. La qualité du soin à mettre pour écouter, pour entendre l'autre a toujours été prégnante.

Bien sûr, il y a à la base, cette dimension pédagogique qui m'incombe un rôle de transmission d'un savoir. Je fais ici le lien avec la place du superviseur à travers une place vide, mais habitée par le Sujet Supposé Savoir (SSS), dont parle J.Lacan. Mais au-delà, je suis seul avec eux et je mène et anime un temps de travail, à travers cette commande institutionnelle, contenu par tel ou tel TD, dans l'échange, la parole et l'écoute.

Cette lettre envoyée à la direction de l'Irtess, il y a maintenant plus de deux ans, me paraît, avec le recul, « infondée ». Je me suis lancé dans quelque chose que je ne connaissais pas. Était-ce vraiment une demande, reposant sur quelque chose de solide, de réfléchi, de structuré comme cadré ?

Je répondrais tout simplement, non !

Je crois que se sont mes sentiments, mes perceptions et mes tripes qui ont parlé. Avec le recul et en y réfléchissant maintenant, je pense que cette demande était un test avec moi-même.

Cette lettre, cette demande écrite est d'autant plus énigmatique, que je ne l'ai retrouvée pas. Ce n'est pas faute d'avoir cherché, mais en vain. En revanche, j'ai en ma possession le courrier retour, faisant office de castration, me coupant l'herbe sous le pied, à travers une réponse non escomptée.

J'y vois là des notions d'enjeux de pouvoir institutionnel et une certaine jouissance hiérarchique. Le pour quoi faire ? s'explique peut être, à partir de ce contexte institutionnel et pédagogique de pratiquer en « douceur ».

Je crois que j'étais à l'époque dans une option de facilité en voulant animer des GAP auprès d'étudiants que je côtoyais déjà. Je dirai que c'était comme pour « me faire la main », comme pour essayer sans trop prendre de risque. J'étais plutôt, bien ignorant des enjeux engagés dans ce travail de superviseur.

Néanmoins je me suis toujours senti capable d'intervenir dans ce postulat de superviseur... Ce qui n'est pas rien... Et ce qui a toujours été en moi. Claude Allione en formation nous a justement dit que cet engagement dans la supervision et en l'occurrence celle du superviseur comportait un caractère dangereux. C'est-à-dire, suis-je prêt à me mettre en danger et à être mis en danger ?

Je crois que d'emblée il y a eu un malentendu sur la demande, ce qui a faussé le jeu. Ceci interroge le rapport à l'Autre, sur la façon dont le sujet s'inscrit dans ce rapport à l'Autre. Comment analyser cette demande, alors même qu'elle ne s'effectue pas par le langage ? C'est pour moi, ce que je dis plus haut, une pseudo et vague demande qui me semble mal posée, mal adressée. Il y a quelque chose dans cette demande qui n'est pas clair, qui reste en suspend, en interrogation.

Le Dictionnaire « Robert de Poche 2011 » donne une définition de la demande qui est la suivante : « action de demander ». Il définit également le verbe demander : « Faire connaître à quelqu'un (ce qu'on désire obtenir de lui) ; exprimer un souhait ».

Il m'importe maintenant d'aborder les notions de la parole. En effet, il y aurait tellement à dire sur ce mot que je dois faire l'économie de cibler mes propos, tant il recouvre de choses.

Néanmoins des questions se posent à moi. Qu'est ce que parler veut dire ? A quoi sert

de parler ? Qu'est ce que la parole ? Pour quoi dire ? Pour quoi faire ? Comment circule-t-elle ?

Il s'agira d'en développer quelque peu les concepts, d'en comprendre le sens et de les mettre en lien avec ce qui s'est passé dans cette histoire, dans ce récit.

Tout d'abord l'étymologie du mot se décline ainsi. L'origine du mot parole est grecque en se traduisant par « para bolos », ce qui veut dire « lancer à côté ». Ceci veut bien dire que d'emblée la parole est à côté, que le sujet parlant est à coté de ce qu'il dit, donc pour faire raccourci, il ne sait pas ce qu'il dit. Bonjour la communication !

Nous sommes des êtres de désir voué à la pulsion. Freud dégage le terme de pulsion (Trieb) en l'associant de façon biologique à l'animal que nous sommes. Se rattache à cette dimension biologique l'appareil qu'est le langage. Cet appareil à parler a pour fonction de représenter du vide, de créer du manque, de la perte.

Lacan définit « le temps de l'aliénation » entre la mère et l'enfant où l'allaitement (biberon ou sein) permet à l'enfant de jouir du corps de l'autre. La jouissance s'opère également du côté de la mère. Vient ensuite la notion de « temps de séparation ». Il doit y avoir là lieu de castration pour provoquer la perte de jouissance, afin d'évoluer pour quiconque dans la vie, vers d'autres choses substitutives.

Intervient là la notion d'objet. L'enfant ne peut être « tout enfant », tout puissant. Il en va de même pour la mère qui ne peut également être « toute mère ». Il lui en coûtera d'aller se faire voir ailleurs.

Si c'est donc le rôle de la mère que de transmettre cette dimension manquante à l'être humain, il faut qu'une fonction intervienne, celle de la fonction symbolique ou paternelle.

C'est cette fonction qui va permettre à la mère de produire une séparation, ou en tous cas qui va l'y aider. La castration produira ce que Lacan appelle l'objet petit a, objet @. Alors... puisque le sujet est être de désir, il n'aura cesse de courir après quelque chose, après l'objet perdu, qu'il ne trouvera jamais.

Nous pouvons dire que le sujet est alors soumis (sous mis), à l'ordre du langage et de la parole. Qu'il est aussi subjectif, donc divisé. Cette division est liée à nos désirs inconscients. Il n'y a donc sujet que parce qu'il y a un manque initiale.

Le langage fait donc office de tiers. Voilà certainement tout l'enjeu de la supervision, à savoir comment le sujet s'inscrit dans le collectif, sans trop s'y diviser.

J.Lacan parle du sujet divisé par la parole... Il évoque les règles du langage à travers un mode de représentation (le sujet) et en même temps quelque chose qui reste obscur. C'est dans les années 1970, à Bordeaux, lors d'un séminaire, qu'il disait : « Un être humain ça rit, ça rêve et ça rate ».

On peut comprendre par là que parler c'est se séparer et c'est aussi rater. Mais, qu'en est-il de la place de chacun dans la parole, ce qui interroge la place de la parole dans la supervision qui demeure un rôle fondamental.

Il me semble que le fait de parler, d'une part nous unis, nous réuni et d'autre part, comme je l'ai dit nous divise. La parole est vectrice de ce tissage du lien qui nous lie les uns les autres.

A travers elle, chacun prend une place. Parler donne donc une place à quelqu'un dans un groupe, parmi l'autre et les autres. C'est tout là le clou de la supervision, que de proposer cet espace psychique pour élaborer quelque chose du discours de l'autre. Car si l'autre parle, c'est bien pour parler, de sa place en tant que sujet, de ce que l'Autre lui fait, de ce qu'il ne lui donnera jamais : l'objet @. La supervision est finalement une histoire de transfert.

-----

Me voilà bien avancé dans cette affaire... Dans le « qu'est ce j'en fais ? » je dirai de prime abord, que je n'en sais fichtre rien !

A travers cette situation, me vient souvent à l'esprit les visages de chacun des sujets. Il s'est joué des choses dans le repérage des places de chacun. Je dirai que nous sommes cinq acteurs dans ce récit.

D'une part, il y a quatre personnes que je connais, que je côtoie, avec lesquelles je suis en relation. C'est-à-dire Aurélie, ma collègue ergothérapeute et coordinatrice de la structure où je travaille ; Véronique, une amie et Vincent, le responsable de la filière des éducateurs 2<sup>ème</sup> année.

Je ne connais pas cette cinquième personne (qui manque), si ce n'est par ce qu'elle représente à travers son statut de directrice adjointe de l'Irtess de Dijon, où y évolue d'ailleurs Véronique, Vincent et Aurélie; et par une lettre de réponse quant à ma demande écrite.

Je m'aperçois tout de suite en parlant, en mon intérieur, que je décris là, deux temps différents. Je dis que nous sommes cinq dans cette histoire, mais pas du tout. Dans le récit de l'énigme, nous ne sommes que 4. Je suis en train d'inclure cette directrice adjointe qui remonte à plus de deux ans, comme 5<sup>ème</sup> élément. Je m'aperçois d'une autre chose encore à cet instant, j'oublie de me nommer. Je dis 5 personnes dans le récit et n'en cite que 3.

Je crois que se dégage ici quelque chose de bien intéressant, et à l'instant où je parle, quelque chose se révèle de cette relation qui ne s'est pas produite, qui a été impossible.

Deux éléments s'en dégagent alors... moi-même et l'institution. Ou moi-même et le savoir. Les autres n'étant que des pièces rapportées, si je puis dire. Quelque chose de l'histoire vient-il se jouer, se rejouer ici, dans le récit ?

Car à l'époque, au temps de cette directrice adjointe, les choses n'avaient pas abouti, en tous cas pas comme je l'espérais. À travers une demande écrite, aucun mot, aucune parole n'est venue se poser.

Cela interroge nos places dans une forme de discours que Lacan a développé sous quatre formes de discours, pour évoquer qu'à travers le tiers qu'est le langage, le discours fait le lien social.

Le signifiant que je retiens de cet épisode est le mot « lettre ». En écrivant lettre à l'envers ça donne « errtel ». Je tape ce mot sur un moteur de recherche Internet, et le premier lien qui apparaît est une société de transport... Quelle coïncidence. Moi qui croyais que quelque chose se tramait autour de relation transférentielle avec Vincent, je crois que j'ai cherché ailleurs.

Je n'arrive pas à y voir, car finalement tout commence avec cette demande où je me suis positionné en tant que S1. D'où ça commande et d'où ça commence, de moi. Je m'adresse à l'institution représentée à travers quelqu'un qui occupe une fonction hiérarchique, encline aux enjeux de pouvoir et de jouissance.

J'ai le sentiment de quelque chose d'inégale dans le rapport des places que nous occupons. Voilà que je me retrouve en position de \$ face à @. Lacan dira qu'entre ces deux places, il y a un impossible. Il y a tout de même une question qui se pose par rapport à ma demande.

Dans le réel, c'est une demande de supervision, écrite et sincère. Dans l'imaginaire il en est tout autre chose. Ces enjeux de pouvoir que j'évoque plus haut me rattrapent et me noient dans l'illusion de ma toute puissance. Que se cache t-il derrière cette demande ?

Une porte d'accès à mes propres désirs inconscients ? Je crois que quelque chose se noue dans le transfert avec l'institution. Mon désir s'oriente peut être vers le faire partie de l'institution, dont je fais déjà à moitié partie, mais qui se traduit par jouir de l'institution pour accéder à un statut de pouvoir et de reconnaissance.

La lettre a ensuite certainement dû circuler, être rangée, déplacée ? Où peut être transmise, comme convenu ? Un ou plusieurs responsables pédagogiques l'ont peut être eu entre leurs mains ? D'ailleurs y a-t-il un lien entre cette lettre, dans ce qu'elle dit et le fait que je devais animer un GAP ?

Je n'en saurai jamais rien. C'est une lettre fantôme, disparue au point que je ne retrouve même pas son double.

Toujours est-il que dans l'après coup, la situation nous ramène à un temps plus proche qui concerne le récit... Alors comment a circulé la parole dans cette histoire ? Je ne sais pas vraiment, mais j'en retiendrai ceci, en le disant rapidement, qu'elle a été dans sa globalité absente.

Absente car je n'ai été que le réceptacle des dires de chacun qui se sont exprimé avec moi. Je suis face à mes représentations et face à des représentants qui sont les acteurs de cette histoire. Je suis dans l'absence d'informations par rapport aux conversations que les uns ont eu avec les autres.

Cette parole a circulé dans le vent des couloirs des institutions et autres. Dans quelque chose d'insaisissable... La parole est par logique une absence et produit comme effet la révélation du signifiant. Pour finir dans le « qu'est ce que j'en fais ? », je dirai qu'a propos de ce ratage, je n'en fais rien.

Avec la distance, le recul, je comprends ce point de ratage, dans ses modes opératoires et l'accepte tel qu'il est. Les sentiments de ne pas être entendu, compris ou de colère qui ont pu m'habiter à un moment, ne sont plus.

#### **IV) Conclure :**

Pour conclure je ferai le lien entre le superviseur et la musique et plus précisément en rapport avec la tierce, la tiercéité. Ils ont en ce point commun, la division. Je fais là un sacré raccourci sur ce que m'évoque la pratique et le rôle du superviseur. Il en va aussi d'autres choses.

Pour le superviseur, s'il s'agit de rappeler la loi, de l'incarner en occupant une certaine place, une place certaine, celle du père, du diviseur à travers cette place vide et dans cette fonction symbolique de castration par le signifiant. Alors, il rejoint un peu son homologue, la tierce mineur de l'accord, qui divise déjà en son signifiant. En divisant elle joue aussi son rôle, en nous dévoilant, en nous témoignant de ce qu'elle suggère, de ce qu'elle insinue et signe... la perte, l'absence, le vide.

Ce quelque chose qui ne peut se refermer ; ce trou, ce sentiment que les choses échappent à nos consciences et au temps. Elle taquine, se moque, se joue et flirt avec « l'accord parfait » (2 tons et se nomme « diton »). « Accord parfait » qui pourrait être représenté par le « tout », que nous ne saurons être.

## **Bibliographie**

Allione Claude, *La part du rêve dans les institutions*, Editions Les Belles Lettres, 2010.

Babin Pierre, *Sigmund Freud « Un tragique à l'âge de la science »*, Découvertes Gallimard Sciences, 1990.

Capul Maurice et Lemay Michel, *De l'éducation spécialisée*, Erès, 2005.

Freud Sigmund, *Le Malaise dans la civilisation*, Editions Points, 2010.

Lacan Jacques, *L'éthique de la psychanalyse* Livre VII, Seuil, 1986.

Lacan Jacques, *L'envers de la psychanalyse* Livre XVII, Seuil, 1991.

Lacan Jacques, *Écrits I Texte intégrale*, Seuil, 1999.

Winnicott Donald Woods, *Jeu et réalité*, Gallimard, 1975.

Rouzel Joseph, *La supervision d'équipes en travail social*, Dunod, 2007.

*Les textes fondamentaux de la psychanalyse*, Hors Série N°7, Le Point, Mars avril 2006.

*Le Robert de poche 2011*, Editions Dictionnaires LE ROBERT-SEJER, 2010

**Christophe Boulanger**

**LA PLAINTÉ  
DU TRAVAILLEUR SOCIAL**

**Monographie pour la certification de superviseur  
d'équipes de travailleurs sociaux  
Année 2010-2011  
XI promotion**

**Institut Européen Psychanalyse et Travail Social  
Montpellier**

## **Remerciements**

Je tiens à remercier toutes les personnes que j'ai croisées dans mes pérégrinations professionnelles.

Toutes m'ont beaucoup apporté sans parfois le savoir et je ne suis pas certain de leur avoir rendu autant.

Merci à ceux qui ont su supporter avec bienveillance mes atermoiements sans s'en plaindre.

Merci à Evelyne, Romain, Yohann et Héloïse qui ont su accepter mes méditations et ont contribué à me maintenir sur leur planète.

## Préambule

**« J'ai la même poubelle<sup>1</sup> que Psychasoc ! »**

J'ai la même poubelle que Psychasoc ! Et alors ? En voilà une histoire !

Pourquoi, ce fait, apparemment insignifiant, dans un moment important qui consistait à présenter au groupe de futurs superviseurs en formation, le thème de la monographie, s'est imposé ?

C'était une blague ! J'ai même pensé à la remplacer vite, très vite par un autre thème plus acceptable pour cette fichue monographie.

« Mon œil ! » dit Joseph Rouzel.

Trop tard ! Et je me laisse guider en acceptant finalement confiant.

Elle me conduira peut-être dans la production de quelque chose d'une expérience analysée.

C'était la pause du matin. Les uns et les autres se dirigent vers la cuisine pour prendre un petit café, un thé, un temps de relâche... C'est une constante, un rendez-vous incontournable et un quasi rituel dans cet espace de formation.

Le café bu, le gobelet vide devenu encombrant, je le jette à la poubelle. Julia, présente dans la cuisine, se sert, si je me souviens bien, un thé. Je lui dit en rigolant : « Et bien ça alors j'ai la même poubelle que Psychasoc ! Et nous nous en amusons sans pour autant, après réflexion, définir vraiment la cause de ce rire partagé. Et c'est le retour dans nos groupes pour démarrer les travaux sur le texte de Jean-Pierre Lebrun. Je pense que cela s'est passé ainsi bien que je n'en sois pas très sûr. C'est un moment très fugace que je n'ai pas enregistré, semble t'il...

Fin de la petite histoire, avec juste un petit retour dans l'après-midi lorsque est évoqué, au détour d'un échange dans le groupe, je ne me souviens pas très bien à quel propos, le mot poubelle. Un regard entendu avec Julia nous remémore ce petit moment rigolo du matin.

Et, Joseph Rouzel, peu après souligne l'aspect métaphorique de ce que j'ai amené sur le devant de la scène.

Comment se servir de la bédoucette dans le cadre de la monographie ? Nous verrons peut-être cela plus tard.

---

<sup>1</sup> bédoucette n.f. (vieilli) poubelle. La bédoucette était la boîte à ordures que l'on mettait devant sa porte et que maintenant on appelle partout la poubelle. Albert Bédouce était maire de Toulouse lorsque le ramassage des ordures a été organisé à Toulouse. M. Poubelle, lui, était parisien.

## **SOMMAIRE**

<b>Quelques mots sur la démarche</b>	<b>Page 5</b>
<b>Introduction</b>	<b>Page 6</b>
<b>I.1 Une plainte énigmatique</b>	<b>Page 7</b>
<b>II De la plainte à sa prise en compte</b>	<b>Page 8</b>
<b>II.1 La plainte</b>	<b>Page 8</b>
<b>II. 3 Quelle prise en charge possible de la plainte ?</b>	<b>Page 12</b>
<b>III Conclusion</b>	<b>Page 15</b>
<b>Post scriptum</b>	<b>Page 16</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>Page 17</b>

## **Quelques mots sur la démarche.**

Dès que le moment d'écrire est advenu, pour diverses raisons, surtout parce que l'échéance arrivait, la méthode que j'ai développée est celle de la construction brique par brique. Un paragraphe, une partie, en appelant une autre, suite à une lecture, un souvenir, une expérience. Puis la recherche de la cohérence interne de l'écrit m'a conduit à modifier la succession des briques et même d'en faire disparaître. C'est incroyable ce que la bureautique permet de faire. Plus besoin de rayer, de jeter à la corbeille (tiens !) une multitude de brouillon. Pour les personnes qui, comme moi, sont des adeptes de l'essai/erreur/correction, c'est plutôt une bonne chose. Mais n'éprouvez-vous pas, comme moi, de la douleur au moment d'effacer par un clic des heures de travail..?

Lire, relire, amender, modifier, compléter, quel plaisir d'approcher le sens voulu. Les notes de bas de page sont, pour moi importantes car elles m'aident à préciser mon usage de certains termes employés.

Je pense que la réflexion sur le travail social est un écrit ouvert qui recherche sa cohérence en introduisant progressivement une multitude d'influences théoriques et pratiques. C'est ce que je tente avec cette courte parenthèse de formation. D'emblée le vertige de la complexité s'insinue, l'impossible exhaustivité et au final le manque qui parfois paralyse ou invite au dépassement. Je resterai toujours attaché à la recherche-action, cette recherche qui façonne et que façonnent chemin faisant les praticiens du social, instruments volontaires de leur action.

L'approche psychanalytique dont il est question dans la formation demande une appropriation des concepts qui devra se renforcer. Mais quelle fierté de penser en avoir saisi du sens.

La description de situations concerne des observations dans les différents organismes dans lesquels j'ai travaillé et ne saurait concerner qu'une personne ou groupe de personnes ou encore un organisme en présence.

## Introduction

J'ai travaillé pendant près d'une vingtaine d'années comme assistant social puis comme responsable de service ou assimilé dans divers organismes publics et associatifs, successivement au sein d'un centre médico social auprès de personnes bénéficiaires du RMI, dans une association intervenant au service d'étrangers cherchant à s'installer en France, puis dans un organisme de sécurité sociale, mon employeur actuel.

J'ai suivi des formations en cours d'emploi qui m'ont amené à tenter d'analyser les événements qui se produisent inmanquablement dans le cadre professionnel. J'ai constaté, subi et mis en place des résistances aux changements, ceux qui m'étaient imposés et/ou que je devais faire mettre en œuvre. J'ai résisté parfois et parfois pas. Et de changement, le champ du travail social n'en manque pas, par les évolutions des publics concernés, par les restructurations successives qui le traversent. Les modifications des politiques nationales ont des effets importants au plus près du terrain et de la pratique du travail social.

J'ai retenu de la psychosociologie que pour apprendre à connaître les organisations, une des méthodes d'investigation était d'y impulser du changement. J'ai pu observer qu'en effet, le changement met en évidence des phénomènes<sup>2</sup> sous jacents, difficiles à discerner en « marche de croisière ». Ce sont ces « enjeux » et leur(s) manifestation (s) qui m'intéresseront particulièrement dans cette production écrite.

Le fait est que, malgré toute l'attention qui peut être apportée au fonctionnement des organismes pour répondre à des besoins des personnes en difficulté, tout ne fonctionne pas comme prévu. Cela se manifeste sous différentes formes. C'est donc que d'autres dimensions doivent être prises en compte pour faire fonctionner une organisation<sup>3</sup>. Ces dimensions sont peu abordées par des ouvrages « guides »<sup>4</sup> à disposition des responsables de service, comparées aux questions de « management » même si la thématique « violences institutionnelles » n'est pas totalement exclue de la réflexion.

L'une de ses dimensions est l'incompréhension, l'incommunicabilité de certaines difficultés rencontrées par les travailleurs sociaux avec leur employeur. Ce que certains appellent méprisants, leurs « états d'âme ». Ils se manifestent sous forme

---

<sup>2</sup> Définition que je retiens : vient du grec *phainomenia* ; ce qui apparaît ; fait naturel constaté, susceptible d'étude scientifique et pouvant devenir un objet d'expérience ; fait observé, en particulier dans son déroulement ou comme manifestation de quelque chose d'autre.

Mais aussi et c'est intéressant autant qu'amusant : personne, chose qui se fait remarquer par son caractère extraordinaire, singulier, exceptionnel. Personne qui sort de l'ordinaire, qui surprend par son originalité, son caractère excentrique. Individu anormal, monstre.

Et petite touche philosophique : ce qui apparaît à la conscience, ce qui est perçu par les sens ; ce qui pour Kant relève du monde sensible. Larousse.fr/dictionnaire/français.

<sup>3</sup> Définition que je retiens : manière dont quelque chose se trouve structuré, agencé ; la structure elle-même. Larousse.fr/dictionnaire/français

<sup>4</sup> Patrick Lefèvre, Guide de la fonction de chef de service dans les organisations sociales et médico-sociale, Dunod, Paris, 2001, 277 pages.

de lamentations. Ces états d'âmes méprisés ne sont pas apparemment un empêchement à fonctionner, mais polluent les relations de travail avec les personnes. Ils ne sont pas pris en compte comme une priorité. Quelle (s) en est l'origine ou les origines ? Que faire pour que cette plainte, c'est-à-dire cette plainte qui se fait entendre sous différentes formes soit audible et entendue ?

Je m'appuierai sur une expérience, mon expérience et sur les écrits à ma disposition actuellement qui lui font écho.

## **I.1 Une plainte énigmatique**

Mon quotidien de travail est consacré en partie à la vie d'équipes en travail social. Pour cette raison, la situation, le monstre<sup>5</sup>. Cet être déformé, effrayant, est insupportable a surgi dans ce contexte de pratique.

Il est toujours utile d'aller voir ailleurs comment et pourquoi l'herbe est plus verte, sur le terrain, dans l'encadrement, dans des organismes divers. Malgré la différence de contexte historique et géographique, car un bon nombre d'années s'écoulent entre diverses expériences, et malgré des kilomètres qui les séparent; malgré les missions différentes des organismes dans lesquels il est donné de pratiquer ; malgré les statuts juridiques différents les encadrant (fonction publique territoriale, association loi 1901, organisme de sécurité sociale) ; des phénomènes récurrents, au moins en apparence, dans les différents lieux sont alors observables. Ce qui ne peut que faire s'interroger sur les phénomènes en jeu (enjeux) leur récurrence dans le travail social.

Un de ces traits récurrents que j'ai pu observer est la plainte. Elle est là, là bas, partout...

Une équipe de travail, qu'il soit social ou autre, quel que soit son employeur est appelée à répondre à la demande qu'il lui formule en vertu tout simplement du contrat passé entre les deux partis. En contrepartie, l'employeur met en place les conditions nécessaires à la bonne réalisation des missions confiées, au profit des personnes bénéficiaires (a priori) des interventions.

Parfois, les conditions de réalisation des missions confiées ne sont pas réunies et doivent faire l'objet de révisions, d'ajustements ou de modifications, Des négociations sont nécessaires pour trouver un accord sur les moyens en fonction des résultats attendus. Cela paraît aller de soi.

Cependant, j'ai pu constater que les discussions entre l'employeur et les salariés n'étaient pas toujours très simples. Les revendications ne se fondaient pas sur des besoins définis et sur des améliorations du service rendu.

Les travailleurs sociaux avec lesquels j'ai travaillé ont, directement ou indirectement, violemment ou non, exprimé le manque de reconnaissance de leur travail. Ils ont dit

---

<sup>5</sup> voir (3), n'est-il pas aussi cet objet encombrant dont sont jonchés parfois les trottoirs...

leur désarroi, la relation conflictuelle avec des collègues d'autres organismes, d'autres services, l'insécurité, l'inégalité de traitement entre eux, les corporatismes, l'incompréhension de l'encadrement, l'isolement, les conditions de travail exécrables... La liste n'est pas exhaustive. Ils ont parfois été entendus par les décideurs. Mais, comme cadre intermédiaire, j'ai parfois regretté que certaines revendications qui me semblaient légitimes ne soient pas défendues avec pertinence et soient restées lettres mortes.

Cette demande qui n'a pas été prise en compte, avec le temps, s'est transformée en plainte silencieuse puis peu après en plainte<sup>6</sup>.

Pour avoir recherché avec eux des réponses qui pouvaient être apportées à ces plaintes et pour avoir constaté que, malgré des réponses concrètes, la plainte ne tarissait pas ; j'ai dû me rendre à l'évidence qu'il était nécessaire de réfléchir au(x) cause(s) de cette plainte.

Si la manifestation de la plainte est une gêne dans le travail quotidien car elle pollue tout les temps de travail collaboratifs, c'est un moindre mal, quoi que... Elle est aussi une gêne dans le travail en lien avec les personnes accompagnées. Aussi, il y a lieu d'y accorder de l'importance.

## **II De la plainte à sa prise en compte**

### **II.1 La plainte**

La plainte existe. Elle se manifeste régulièrement. Les sujets ne manquent (ah oui ?) pas de se plaindre. Elle peut prendre diverses formes.

#### **Mais à quoi sert la plainte ?**

La plainte est le symptôme d'une souffrance. Elle révèle une souffrance. « Benjamin Jacobi<sup>7</sup> rappelle que la plainte occupe une place prépondérante dans tout discours de souffrance. Il ajoute qu'elle se fonde initialement sur la reconnaissance d'un objet : la mère et le constat, toujours récusé, de sa nécessaire distance. Ce qui constituerait la plainte n'est pas fondamentalement le statut de l'objet, mais l'expérience d'un sujet qui se confronte à la différence, à la distance, à l'altérité de l'objet »<sup>8</sup>.

Ainsi la plainte pourrait trouver son origine dans la perte de l'objet et sa reviviscence sur la scène de la vie quotidienne. Il convient là de s'arrêter aux concepts de pulsion et d'objet.

La pulsion est l'influence de l'appareil à langage sur la vitalité animale de l'homme.

---

<sup>6</sup> Définition que je retiens : plainte que l'on fait entendre.

<sup>7</sup> (les mots et la plainte)

<sup>8</sup> Jean-Luc Viudes, La Plainte, 28 septembre 2003.

C'est ce qui le différencie des animaux qui sont dans une autre relation au monde qui les entoure. L'homme est doté d'un appareil symbolique qui lui permet de se représenter le manque, l'absence.

Mais aussi, pour prendre corps, si je puis dire, le langage nécessite une représentation de ce vide, de ce manque. Ceux-ci sont la conséquence de la perte de l'objet, simultanément le sein maternel, le corps de la mère et la jouissance qui y est associée : objet @ pour Lacan.

Cette complétude fusionnelle ne perdure donc pas. Elle est progressivement perdue. C'est le sevrage.

Cette perte qui a pour effet de faire devenir l'humain un sujet manquant est le résultat de l'interdit de l'inceste, qui va s'imposer à l'enfant comme à la mère. Il s'agit là de ce que la psychanalyse appelle la castration.

Il va permettre au petit homme de devenir sujet se soumettre à l'ordre du langage et de la parole, d'accéder au symbolique ou fonction paternelle qui est à la fois résultat et la cause de cette opération.

Ce manque est justement ce qui va mettre en mouvement, en quête de l'impossible jouissance perdue et de la transformer en désir de quelque chose d'autre sur la scène sociale.

La plainte aurait comme raison d'être de ne pas avoir à revivre cette perte fondamentale et donc de remobiliser de l'énergie pour la supporter. Elle serait une manière de ne pas bouger.

### **Pourquoi est-il difficile de prendre en compte la plainte ?**

Christophe Dejours nous invite à nous interroger sur cette propension à tolérer la souffrance au travail et surtout la souffrance des autres<sup>9</sup>. J'évoquerai ici quelques manifestations observées directement.

Il est difficile d'emblée de capter la plainte. Tout d'abord parce qu'elle peut avancer masquée. Elle se travesti, se grime aux couleurs de la rationalité des demandes et des aspirations. Nous pouvons la retrouver dans toutes les illustrations présentées plus avant. D'individuelle, elle peut trouver un écho collectif. Elle se pare des attributs de la demande concrète.

Et la plainte ne serait pas obligatoirement proportionnelle à l'intensité de la souffrance donc il est difficile de la relier avec son origine.

Il est difficile de prendre en compte la plainte et les plaintifs car à l'occasion, ils sont eux même le tourmenteur (tour-menteur). Leur plainte est lancinante. Elle agresse les oreilles autant que qu'elle perce le ventre. Avez-vous entendu les appels nocturnes des bébés réclamant le sein ?

---

<sup>9</sup> Christophe Dejours, Souffrance en France, Edition s du Seuil, Ménil-sur-l'Estrée, 2000, 225 pages.

La plainte est un piège double. Elle piège le plaignant en masquant la souffrance dont il veut méconnaître l'origine et qu'il ne souhaite surtout pas (re) trouver. Elle piège également le destinataire, celui qui croit la recevoir (alors qu'elle n'est adressée à personne et au monde entier) qui éprouve dans cette convocation son impuissance à l'étouffer.

Des réponses matérielles ou organisationnelles peuvent être apportées mais n'apportent qu'un apaisement très temporaire. Et la plainte ressurgit. C'est le signal. Il est alors nécessaire, pour la personne, l'encadrant, quiconque en responsabilité de faire vivre des équipes de travail social, de capter ce que la plainte veut dire. Il n'y a pas d'alternative. Il s'agira de proposer un dispositif permettant de dépasser cette plainte et de permettre d'en faire quelque chose. Cela est d'autant plus important qu'elle peut être un signal d'une relation non souhaitable avec les personnes aidées.

A ce stade de la réflexion, il s'agit de se rappeler que nous nous trouvons dans un cadre professionnel. Le travail d'élaboration qui permettra de faire disparaître ou d'atténuer la souffrance à l'origine du symptôme qu'est la plainte doit pouvoir trouver un espace dans ce cadre. Il ne s'agit pas d'exonérer l'employeur de ses responsabilités, en particulier, de fournir des conditions de travail adaptées aux finalités de l'organisme.

Aussi la question qui est posée à l'employeur comme aux travailleurs sociaux est comment dépasser cette situation de blocage dans la relation de travail, et dans la relation entre le travailleur social et les personnes bénéficiaires de son intervention.

### **Pourquoi il est aussi important de prendre la plainte en compte ?**

Quand le symptôme pose trop de problème, il y a lieu de s'en préoccuper.

Si l'on admet que chaque professionnel aspire à traiter sa propre souffrance en s'occupant de la souffrance de l'autre comme nous le propose Jean-Luc Viudes<sup>10</sup> alors il y a comme un truc qui cloche. Car le travailleur social ne doit pas rechercher sa satisfaction dans la relation à l'autre.

Il ne doit pas rester non plus dans la toute puissance que la personne va lui conférer et instaurer une relation de domination. Cette toute puissance qui va le restaurer fugacement et trop brièvement pour qu'il s'en contente n'aura sûrement pas un effet de mise en mouvement des personnes rencontrées.

Il ne doit pas non plus casser trop vite la relation qui s'instaure par un traitement rapide et froid. C'est le risque de la « fonctionnarisation » généralisée du travail social, avec une relation à la personne en besoin de soutien, réduite au

---

<sup>10</sup> Ibidem.

minimum d'empathie nécessaire à l'échange d'informations. Le résultat de cette rencontre est la réponse « presse-bouton ». Les causes sont nombreuses pour arriver à cette disposition (démarches qualité, procédures, surcharge de travail...), il n'est donc pas utile qu'elle soit renforcée par une disposition du travailleur social.

Cette routine de travail conduit à effleurer la vraie question posée par ces personnes en souffrance qui recherchent dans cette rencontre la prise en compte de leur individualité qui en fait des êtres humains.

Il convient de répondre à la demande bien sûr mais il est nécessaire de « soutenir l'utilisateur, comme on dit, dans une élaboration subjective autour des objets qu'il estime lui manquer. Il s'agit donc tout à la fois de répondre à la demande d'objets sans ignorer le sujet. »<sup>11</sup> Et le sujet résiste à la normalisation. L'apparente irrationalité des actes dans la vie de tous les jours peut être la manifestation du sujet et ne peut pas être ignorée par le travailleur social.

Différentes acceptions de la notion de sujet coexistent, l'assujetti, le sujet de droit, l'être pensant de Kant, le sujet en linguistique. Je vais tenter d'en donner ma compréhension d'un point de vue psychanalytique.

Le sujet est ce qui, du fait de l'histoire de chacun, avant même la naissance, et au cours de la prime enfance, va s'inscrire dans l'inconscient à partir de la parole des parents et forger la singularité de la personne. Le sujet est ce qui pour tout être est l'énigme. Ce sujet se manifeste dans le langage (lapsus, tic de langage), dans des actes manqués (oublis), symptômes... qui révèle des failles, des fractures.

Et le travailleur social qui n'est, quoi qu'il en soit, pas indifférent à la souffrance d'autrui, dans l'incapacité à l'apaiser, ni même à apaiser en conséquence sa propre souffrance se retrouve dans une impasse. L'épuisement guette l'un et l'autre par le renforcement réciproque du manque qui anéanti. Il convient de rechercher la porte de sortie.

Si je fais une analogie avec la situation relationnelle entre le travailleur social et le dit usager, la situation relationnelle entre le travailleur social et le destinataire de ses demandes (son employeur ou ses représentants) et de ses plaintes peut aboutir à la même impasse. Ce destinataire, responsable de service, directeur, ce sujet supposé pouvoir combler le manque... se doit de mettre en place un dispositif professionnel<sup>12</sup>, permettant de concourir à en sortir en prenant en compte la subjectivité du travailleur social.

Jean-Michel Courtois<sup>13</sup> nous indique qu'il est de ceux qui pensent qu'il ne peut y avoir travail social sans engagement. L'engagement c'est mettre réellement en application des valeurs dans l'action.

Difficile de changer le monde si l'on ne pense pas ou plus le monde dans lequel nous nous trouvons. Le sens du travail social n'est-il pas de concourir à changer la donne ?

---

<sup>11</sup> Joseph Rouzel, *La supervision d'équipe en travail social*, page 100, Dunod, Paris, 2007, 244 pages.

<sup>12</sup> Précision car il ne peut pas s'agir dans ce cadre de dispositif thérapeutique.

<sup>13</sup> Jean-Michel Courtois, *Institutions et logique de mission*, 6 février 2006.

La question qui se pose est : quel dispositif pour sortir de l'impasse ? « La prise en compte de la subjectivité s'avère donc incontournable en travail social. Faute de s'éclairer de cette dimension éthique, le travailleur social sera plongé dans l'incompréhension de certains usagers dont le comportement peut sembler opposant, voire suicidaire si l'on n'entend pas qu'un sujet réagit quand il sent sa dimension de sujet sur le point d'être anéantie par les exigences de la vie collective. »<sup>14</sup>

### **II. 3 Quelle prise en charge possible de la plainte ?**

Il semble que vouloir gérer la plainte sans prendre en compte son caractère subjectif est vain et conduit à une impasse.

Un des exercices pour en sortir, proposés par François Roustang<sup>15</sup>, est de reconnaître la personne, dans son pouvoir et dans ses limites où rien n'est exigé que d'être à sa place. Je reprends cette proposition dans mon analyse.

Tout d'abord, il y a là un intérêt pour les décideurs dans une structure de clarifier l'usage de l'autorité et des prises de décision telles que proposées par Jean-Pierre Lebrun<sup>16</sup>. Cela permet de déterminer le positionnement de chacun dans l'organisme dans lequel il intervient. Il s'agit là d'éviter en particulier la confusion des places, qui est un des symptômes de dysfonctionnements institutionnels. Mettre de l'ordre est indispensable (instaurer de la division), pour rendre possible la relation de travail. Cela n'est pas suffisant. L'enjeu posé est comment prendre aussi en compte la subjectivité au sein d'un organisme. Posé autrement, l'enjeu est la place de la parole.

« Gérer, animer une structure en service social exige une approche plurielle, une connaissance ou un abord de la complexité humaine, une prise en compte de la singularité, une réflexion sur les phénomènes transférentiels mis en œuvre à chaque niveau de l'institution. »<sup>17</sup>

Philippe Bernoux insiste sur le fait que la relation, objet de la psychanalyse, est extensible aux organisations sur la même base conceptuelle<sup>18</sup>.

### **Le transfert, concept psychanalytique clé pour les métiers de la relation.**

On ne peut échapper au transfert mais il est nécessaire d'en faire quelque chose qui préserve le désir. Il est nécessaire de manier le transfert pour s'en déprendre.

### **Qu'est-ce que le transfert dans la relation en travail social?**

---

<sup>14</sup> Joseph Rouzel, La supervision d'équipe en travail social, page 111, Dunod, Paris, 2007, 244 pages.

<sup>15</sup> François Roustang La fin de la plainte, page 15, Editions Odile Jacob, Paris, 2001, 247 pages.

<sup>16</sup>

<sup>17</sup> Anonyme

<sup>18</sup> Philippe Bernoux, Sociologie des organisations, Editions du Seuil, Espagne, 1985, page 172.

Lacan cerne le transfert comme la croyance de l'utilisateur en un savoir que posséderait le travailleur social sur ce qui lui arrive ou ce qui lui manque, le sujet supposé savoir.

L'enjeu est de maintenir le désir de l'utilisateur et soutenir ainsi sa capacité à penser à construire sa propre réponse fut-elle déjà connue du travailleur social dans le cadre de la réalité sociale.

La première posture est de laisser le transfert s'instaurer afin de permettre l'expression de la manifestation du manque ou du savoir convoqué. Cette expression parfois énigmatique ne permet pas de discerner immédiatement la demande subjective de l'utilisateur.

C'est dans l'après coup, dans une phase d'élaboration que le travailleur social, par ce qu'il exprime par la parole ou l'écrit met en évidence ce qui se joue dans le transfert.

Dans un deuxième temps, le travailleur social peut, par ses réponses, soutenir le désir de l'utilisateur par delà son propre désir de poursuivre plus librement et peut-être plus épanoui son chemin de vie. La notion de normalisation a été un enjeu du travail social dans les années 70 et 80. Il est certainement plus crucial aujourd'hui. Prendre en compte le sujet plus que la personne est un acte de résistance. Prendre en compte le sujet conduit à ne pas répondre à des commandes de mise en parcours pré définis dans des dispositifs figés et/ou insensés. Prendre en compte la subjectivité c'est accepter que des personnes s'inscrivent dans la réalité sociale d'une manière singulière et imprévue.

### **Quels sont les espaces d'élaboration possibles ?**

Pour parvenir à dénouer le transfert, des espaces de parole sont nécessaires, lieux professionnalisés d'élaboration pour se dépendre du transfert. Pour se dépendre du transfert, le travailleur social doit mettre au travail son vécu dans la relation nouée avec l'utilisateur. Il passe par des sentiments d'amour et de haine qui affectent cette relation. Se rejouent des ratages, des fractures, des silences, ce qui résiste... le sujet se manifeste.

Un tiers est indispensable pour permettre parce que la parole qui n'a de sens que dans une relation. Cet espace ne trouve sa pertinence dans la liberté de parole.

### **Qu'est-ce que cela donne dans la pratique ?**

J'ai été conduit à proposer une séquence de supervision (ou d'analyse des pratiques) à des travailleurs sociaux à partir de différentes observations qui étaient à confirmer, à savoir :

- une réticence globale à s'engager dans la relation avec l'utilisateur et une propension à donner des réponses de type « guichet »,
- une difficulté à construire des réponses nouvelles à des besoins collectifs des usagers,

- une plainte perpétuelle de travailleurs sociaux ayant une forte influence sur le groupe.

J'ai pu mesurer, au moins dans les intentions, et par écrit, la mise au travail de ce groupe.

Le groupe, dans la formulation s'est emparé de divers enjeux au sein de l'organisme et a formulé des demandes qui devront être reprises afin de donner sens aux interventions qu'il développe.

Je ne reprends que les têtes de chapitre qui sont éloquentes. Tout d'abord une présentation du contexte de travail marqué par différents bouleversements. Puis suit la question de l'éthique et la place de l'utilisateur dans l'intervention, les aspects relationnels de l'intervention en travail social et de la nécessaire reconnaissance du travail par l'employeur.

Vient ensuite la thématique des connaissances théoriques et compétences pratiques déployées dans les interventions.

Enfin, une proposition de travail sur le projet d'équipe est formulée avec des demandes relatives aux modalités relationnelles avec l'encadrement.

Ce temps d'analyse des pratiques a permis à cette équipe de revisiter ce qui de son point de vue doit être déployé pour travailler dans des conditions correctes. Une première prise de distance est opérée. Ses propositions devront être prise en compte.

Un travail d'élaboration devrait compléter ce premier temps pour éviter d'exclure la question du transfert dans le travail social. Le transfert ne fait pas partie des concepts familiers références des différentes personnes qui composent ce groupe.

### **III CONCLUSION**

La plainte comme manifestation du sujet doit être considérée comme le symptôme d'un on ne sait quoi d'énigmatique. Elle est parole et doit trouver une place dans l'élaboration du travail social.

Lorsque les travailleurs sociaux parlent d'eux, ils parlent aussi du lien qu'ils ont avec les usagers donc il y a tout intérêt à les écouter pour mieux appréhender la nature des prises en charge des usagers d'un organisme.

Parce que la subjectivité n'est pas mesurable, observable directement elle n'est pas prise en compte. Même, elle est parfois totalement niée, il est difficile de lui donner une place dans les organismes tels qu'ils tendent à être « gérés » actuellement. Je citerai Christophe Dejours pour terminer cette monographie. « Nier ou mépriser la subjectivité et l'affectivité, ce n'est rien moins que nier ou mépriser en l'homme ce qui est son humanité, c'est nier la vie elle-même (Henry, 1965). Ce livre est une rébellion contre toutes les formes, quelles qu'elles soient, de condescendance et de dédain vis-à-vis de la subjectivité, qui sont devenues le credo des élites managériales

et politique... »<sup>19</sup>

La supervision est une modalité qui permet, dans un cadre professionnel, d'aborder la question de la subjectivité des travailleurs sociaux que je me proposerai de mettre en œuvre un jour...

## **Post scriptum**

« J'ai la même poubelle que psychasoc ». La belle affaire ! Quel lien avec ce qui précède ? A vous de voir !

En ce qui me concerne cela m'a perturbé pendant plusieurs mois. Et vlan un lapsus d'écriture, dans la première version j'ai écrit plusieurs « moi » !

## **Bibliographie**

### Ouvrages

Philippe Bernoux, Sociologie des organisations, Editions du Seuil, Espagne, 1985.

Christophe Dejours, Souffrance en France, Editions du Seuil, Ménil-sur-l'Estrée, 2000, 225 pages.

Jean Laplanche et Jean Bertrand Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, 3<sup>ème</sup> édition, Quadrige, Lonrai, 2002, 523 pages.

Paule Lebbe-Berrier (sous la direction), Supervisions éco-systémiques en travail social, une espace tiers nécessaire, Erès, Ramonville Saint-Agne, 2007, 280 pages.

---

<sup>19</sup> Christophe Dejours, Souffrance en France, Editions du Seuil, Ménil-sur-l'Estrée, 2000, pages 33.

Patrick Lefèvre, Guide de la fonction de chef de service dans les organisations sociales et médico-sociale, Dunod, Paris, 2001, 277 pages.

Jean Maisonneuve, La psychologie sociale, PUF, Collection Que sais-je ?, 15<sup>ème</sup> édition, Paris, 1988, 127 pages.

Joseph Rouzel, La supervision d'équipe en travail social, Dunod, Paris, 2007, 244 pages.

Sigmund Freud, Introduction à la psychanalyse,

Sigmund Freud, 5 leçons su la psychanalyse, Petite bibliothèque Payot, Saint Amand Monrond, 1998, 148 pages.

François Roustang, La fin de la plainte, Odile Jacob, Paris, 2001, 247 pages.

**Articles** : accessibles sur le site Psychasoc

Jean-Michel Courtois, Institutions et logique de mission, février 2006.

Jean-Pierre Lebrun, Autorité, Pouvoir et Décision dans l'institution, janvier 2006.

Joseph Rouzel : Questions d'autorité, décembre 2005

Joseph Rouzel : Questions d'autorité 2, janvier 2006

Joseph Rouzel : Mise au point sur deux concepts : sujet et transfert, décembre 2006

Eric Simon : Directeur : un travail, janvier 2003

Jean-Luc Viudes : La plainte... , septembre 2003

**« L'ENNUI »**

**Seul avec les autres**

Porter, supporter, reporter, colporter, rapporter, déporter, apporter,  
la portée (note, aiguë, grave, clé, soupir, ton, pause,...)



*A Pierre,  
pour ce qu'il m'a enseigné*

*A tous les autres,  
pour ce qu'ils continuent de m' (r) enseigner*

*« Le plus grand ennui c'est d'exister  
sans vivre. »*

**Victor HUGO**

## **Suivi de la pensée**

### **INTRODUCTION .....**

❖ A toute chose, un préambule.....

❖ De semaine en semaine.....

L'instance clinique, un récit: une énigme ?.....

Des signifiants porteurs.....

❖ L'ennui qui nous porte et l'ennui que l'on porte : une question de posture? .....

### **CONCLUSION, s'il en fallait une ?.....**

BIBLIOGRAPHIE.....

LEXIQUE.....

*« La pioche minutieuse des archéologues  
découvre, couche par couche, la trace*

## **INTRODUCTION**

Nous arrivons bientôt au terme de la formation. Voilà plus d'un an que je chemine, accompagné par les membres, de ce groupe Montpelliérain, issus des différentes régions de ce pays, accompagné mais seul aussi au milieu des autres. Seul avec les autres, énonce le fait, que, quoi que nous fassions, nous restons seuls. Et cela d'autant plus, quand il s'agit, pour chacun d'entre nous, d'entrer dans le récit de l'instance clinique. Seul devant une énigme, support d'une monographie, qu'il nous faut écrire.

Aborder cette monographie, c'est entrer dans un univers méconnu. Méconnu car c'est un premier exercice, ou plutôt, du fait du domaine investi, méconnu de moi seul.

J'ai choisi d'aborder ce travail comme si je racontais une histoire. Une histoire où j'occupe un rôle particulier, celui de l'archéologue dont le terrain d'investigation est son propre psychisme.

Pourquoi l'archéologie ? Parce que c'est la science des choses enfouies. Et notre histoire s'origine de « choses anciennes ». Celles-ci, nous font advenir tels que nous sommes là, au présent, et en même temps nous construisent pour un demain.

J'ai donc, commencé cette recherche avec un esprit curieux. Qu'est-ce qui m'a amené dans la région de PSYCHASOC? J'y ai découvert un premier indice: l'ennui, mon ennui. J'ai essayé d'en comprendre l'origine. J'ai ainsi déblayé les premières couches. Puis, peu à peu, avec des collègues, nous nous sommes racontés des histoires. J'ai raconté la mienne, un récit, et j'y ai découvert une énigme. J'ai posé une hypothèse de travail pour savoir où aller chercher.

Pour continuer mon entreprise de fouille, il me fallait des outils. La pioche étant mal appropriée pour mettre à jour les différentes strates du psychisme, je suis allé piocher dans les outils psychanalytiques. J'y ai trouvé entre autre des signifiants.

Au fil du temps, de semaine en semaine, quelques mises à jour ont été réalisées, d'autres outils ont été nécessaires. Des premières réponses, à mon hypothèse, ont été entrevues.

Ce travail n'est pas fini, mais jusqu'où remonter? Cette mise à jour fini-elle un jour? Cette remontée, dans l'origine des temps, nous renseigne sur nous même. Elle nous apprend à marcher sur cette route civilisatrice qui nous conduit à la rencontre du sujet. C'est dans ces rencontres, dans ces paroles apportées, dans ces paroles à porter, dans ces mots portés que je me retrouve seul avec les autres.

Je reste un archéologue amateur.

*« La vie est trop provisoire pour être  
vraiment prise au sérieux. »*

**Woody ALLEN**

## ❖ **A toute chose, un préambule**

J'échangerais bien cette page blanche devant laquelle je suis, contre plusieurs heures de travail d'intérêt général. C'est que cela m'est difficile de devoir remplir de mots cette feuille, en plus il faut construire des phrases, avec leur ponctuation, il faut lier les idées, faire des paragraphes, il faut qu'il y ait du sens, de l'originalité, se référer à des auteurs, essayer d'être original, sinon « brillant » etc... Et puis en même temps que j'écris cela, je me dis, ai-je fauté ? Ai-je transgressé la Loi sociale ? Non alors pourquoi ces lamentations ? Pourquoi vouloir payer ? Je ne sais pas, c'est toujours une épreuve. Pourtant ce n'est pas la première fois que je me convoque comme cela et à chaque fois je me dis, c'est la dernière fois. Mais aujourd'hui, cette écriture « monographique » prend une dimension particulière, elle me convoque différemment, elle m'étreint, me déstabilise et m'aspire.

Je pourrais en rester là, tranquille, dans mon travail quotidien. J'arrive en fin de vie, professionnelle bien sûr, telle que le champ social l'énonce. D'ici trois ans voir quatre, je serai en âge de prendre ma retraite...

J'ai toujours œuvré en psychiatrie. Dès l'âge de 18 ans, il m'a fallu travailler et, dans la région où j'habitais, il y avait deux gros pourvoyeurs d'emplois : l'usine sidérurgique et l'asile d'aliénés. Les gens disaient : « Les hommes à l'usine, les femmes à l'asile. », c'est ainsi que je me suis retrouvé à l'asile<sup>20</sup> !!! C'était un hôpital psychiatrique n'accueillant que des femmes depuis 1876 et qui poussé par la circulaire de 1969<sup>21</sup> sur la mixité des hôpitaux psychiatriques devait s'organiser pour accueillir des patients hommes. Cet hôpital a donc recruté du personnel masculin. C'était pour moi l'opportunité d'avoir un emploi.

J'y ai trouvé non seulement un emploi mais aussi une formation, un métier : le métier d'infirmier de secteur psychiatrique (ISP) et une fonction soignante. Je n'y ai pas trouvé que cela, j'y ai rencontré la folie, elle m'y a accueilli. Curieusement quand j'y repense, je n'ai que très rarement eu peur<sup>22</sup>, vraiment à de très rares occasions. Nulle part ailleurs, je n'ai trouvé de femmes et d'hommes aussi avenants, attentifs à l'autre, curieux aux gens nouveaux et cela malgré la douleur et la souffrance qui les traversent de façon quasi permanente. Il ne faut pas croire qu'ils ne vivent que dans leur monde, il existe des passages, des voies d'accès... Alors depuis tout ce temps, ils m'accompagnent dans ma vie, je leur ai ouvert la porte, ils sont venus s'installer, à moins que ce ne soit l'inverse. C'est plus facile pour se parler.

<sup>20</sup> Comme dirait Pierre DESPROGES : « Etonnant non ! ».

<sup>21</sup> Circulaire du 24 janvier 1969, relative à la bi sexualisation des hôpitaux psychiatriques, instaurant la mixité au sein du secteur.

<sup>22</sup> La 1<sup>ère</sup> fois que je suis rentré dans un pavillon (cela s'appelait ainsi à cette époque), je fus reçu par deux infirmiers grands et costaux (jeunes diplômés) et une infirmière. L'un des deux infirmiers me regardant d'un air narquois me posa une question ironique : « tu n'as pas peur d'être ici, t'as vu comment t'es gaulé ? ». L'après-midi même, j'étais dans le parc de ce pavillon, je tenais Pierre par la main (recommandation de la surveillante). C'était un monsieur d'une quarantaine d'années, mesurant 1m95 et pesant plus de 120 kilos. Derrière la vitre du pavillon, cela devait être rigolo de voir ces deux personnages : l'un grand et massif tenant son pantalon pour qu'il ne tombe pas, l'autre (moi), gringalet du haut de mes 1m66 pour 60 kilos dans une blouse trop grande pour moi. Je lui parlais avec respect et le questionnais sur sa vie, il me répondait pas onomatopées (je sus plus tard qu'il avait une psychose infantile). Ce fut un moment fait d'étonnement et de curiosité, un moment de rencontre, je ne pouvais pas être mieux accueilli, un transfert positif quoi.

On dit souvent que lorsqu'on travaille en psychiatrie (ça doit se dire pour d'autres endroits je suppose), que on n'est pas là par hasard. Je le pense aussi mais on peut n'y faire qu'un petit tour, on n'est pas obligé d'y élire domicile comme je l'ai fait.

Il y avait tant de choses à faire, le temps passe si vite. Parfois on croit prendre un chemin qui va pouvoir faire changer les choses, les événements, les situations, les pratiques, humaniser un peu tout cela (c'est un peu présomptueux mais c'était ma conviction du moment). Permettre des rencontres, oui, permettre des rencontres afin de changer les regards, se reconnaître dans le regard de l'autre, se sentir accueilli, exister. Alors à un moment donné, le chemin choisi fut celui de l'encadrement.

Au début, cadre soignant, cela s'ajustait bien. Porter des projets et soigner, organiser et travailler la clinique, accompagner les personnes, les soignants dans la perception et la compréhension de leur métier en psychiatrie (disparu en 1992<sup>23</sup> avec la réforme des études d'infirmier), les soignés dans des ateliers thérapeutiques, les réunions soignants/soignés, les associations soignants/soignés, les projets culturels sur la ville à construire ensemble etc....

Peu avant 1992 (fin des années 1980), les ambiances ont changé. Certaines idéologies sont venues infiltrer cet univers fragile et perméable qu'est la psychiatrie<sup>24</sup>. Cela a commencé par l'idée même de l'hôpital : hôpital entreprise, nous savons ce qu'il en est aujourd'hui (client, marché à prendre, compétitivité, tarif à l'activité, « qualité » !!!, certification, conférence de consensus, formatage, « normatisation », grille et échelle d'évaluation, les mots qui perdent leur sens, apparition d'un nouveau langage : la novlangue au sens de George ORWELL<sup>25</sup>...la police de la pensée et Big Brother seraient-ils déjà là ?).

Pour la psychiatrie, ce fut l'entrée en masse des laboratoires pharmaceutiques, des neurosciences, du comportementalisme, du cognitivo comportementalisme, le retour des ECT<sup>26</sup> devenus de plus en plus usités, et bien sûr la mise au ban de la psychanalyse ... tout cela porté par de nouvelles classifications (DSM<sup>27</sup>) simplifiées où à chaque symptôme on oppose la molécule adéquate. Tout ceci s'est accompagné d'un changement dans les formations initiales des futurs psychiatres, des infirmiers et maintenant des psychologues. En fait, nous avons assisté à l'évacuation du transfert<sup>28</sup>. En pratique, ce sont des DMS<sup>29</sup> réduites (laissant peu de place au travail du temps de la rencontre), un turn-over accru des patients hospitalisés, des conduites à tenir (CAT) sollicitées voir revendiquées par la plupart des infirmiers. Il faut aller vite, faire du chiffre. Les confusions sont nombreuses, l'absence de réflexion devient la norme. Réfléchir, ça demande un effort, ça demande à se triturer un peu les méninges, à aller voir, à être curieux, à accepter que l'on

<sup>23</sup> Lorsque arrive le **décret de 1992** qui fait du métier d'infirmier de secteur psychiatrique, un métier en voie d'extinction. Ceux-ci furent blessés par tant d'acharnement, briser dans leur vie professionnelle et pas que. Le sentiment profond que ce travail d'horloger, de précision sur la compréhension de la folie, de son accompagnement sur des années, était d'un coup mis au rebut, et les soignants et les patients avec. D'ailleurs, c'est ce que leur firent comprendre en 1995, les infirmiers de soins généraux poussés par les infirmiers libéraux, en portant plainte (dans et sur les articles « diplômes, procédure d'infraction contre la France » et « questions au Sénat ») pour faire barrage aux ISP (équivalence diplôme d'état) en faisant suspendre par la Ministre, Mme HUBERT, la délivrance des diplômes aux ISP. Ceux-ci sont ainsi devenus des soignants sans papiers. Des soignants sans histoire, sans moments historiques, sans moments fondateurs et « ils » nous ont effacé toutes nos rencontres humaines, « ils » ont éteints notre mémoire de près de 200 ans, « ils » ont mis en péril pour des années nos transmissions des savoirs.

<sup>24</sup> N'oublions pas ce que disent certains psychiatres : « Qu'une société démocratique se reconnaît à la façon dont elle prend en charge ses fous. ».

<sup>25</sup> **ORWELL G.**: « 1984 », Ed.gallimard, Collec.de Poche, 1972.

<sup>26</sup> **ECT** : Electro Convulsivo Thérapie ou sismothérapie, plus connu sous le nom d'électrochoc.

<sup>27</sup> **DSM** : Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders ou Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux. Cela a commencé avec le DSM III pour en arriver au DSM V.

<sup>28</sup> **OURY J.** « Qu'est-ce que c'est que la traduction au sens de la psychanalyse ? C'est la mise en parole de quelque chose, d'un autre texte, ça peut être des hiéroglyphes, des choses très complexes qu'on ne peut pas lire directement et même souvent qu'on ne voit pas, mais cette traduction est bel et bien le transfert », donc « Evacuer le transfert c'est rétablir le niveau d'organisation des soins à un niveau archaïque, à un niveau de ségrégation. ». (Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle -1976 p 194 et Le transfert dans l'institution : Les 1ères journées de Psychothérapie à Marseille, Nov.1987, p 37 à 45.)

<sup>29</sup> **DMS** : durée moyenne de séjour (plus la durée moyenne de séjour est faible, plus on peut faire de séjour) : c'est un indicateur pour déterminer, entre autre, si un service est actif ou pas.

ne soit pas tous d'accord, à vivre la frustration inhérente au débat... M.SASSOLAS<sup>30</sup> à LILLE le 27 septembre 2010, parlant des infirmiers travaillant en psychiatrie, précisait qu'il leur fallait trois qualités : « outre la qualité d'empathie et le don de l'observation : l'aptitude au plaisir de penser. ». Il était désabusé, contrit, en faisant le constat que sur son lieu d'exercice, ce plaisir était absent le plus souvent. La souffrance au travail des infirmiers est hélas une réalité. Comment s'étonner dans ce contexte que la violence soit aussi omniprésente. D'autant que les lois sécuritaires<sup>31</sup> qui foisonnent, ne sont certainement pas une réponse à cette violence le plus souvent institutionnelle. En 2008, les moyens alloués à la psychiatrie sont « vidéosurveillance », « chambre d'isolement » et j'en passe. Je ne pense pas que la violence soit le fait des patients. Qu'en penserait JB PUSSIN<sup>32</sup> qui avec P.PINEL a libéré les fous de leurs chaînes il y a plus de 200 ans.

Ne croyez pas qu'avec des collègues dont ceux du groupe cadre de santé (ils sont 7), nous soyons restés cois devant ce tableau. Nous avons réfléchi, agi en termes de formation (entretien, groupe de parole etc...), de rencontres avec d'autres équipes de soins, d'espace de travail « sécurisé ». A la demande des infirmiers, nous avons écrit un projet d'analyse de la pratique en prenant en compte de ce que nous disaient les acteurs concernés et nous l'avons porté auprès des équipes médicales, de nos instances institutionnelles (Conseil de Pôle<sup>33</sup>, CHS-CT<sup>34</sup> et médecine du travail), sans résultat. Soit nous n'avons pas su prendre le bon chemin, soit ce n'est plus décidément dans l'air du temps.

Et puis, autour de nous, il y a aussi cet environnement de consumérisme, et d'un individualisme exacerbé qui aliène la personne quelque soit son statut, du psychiatre à l'infirmier en passant par le cadre de santé, le psychologue .... Les pensées, les modes, les valeurs, les comportements envahissent aussi les lieux de soins. Soignants ou soignés, nous sommes des hommes parmi les hommes.

C'est peut-être dans ce contexte que peu à peu l'ennui l'emporte. Il y a un sentiment de perte de sens de ce que l'on fait. Pourtant des choses se font et des choses vraiment très bien. Mais que de lutte pour y arriver, que de travail de résistance constructive à produire, toute cette énergie dépensée afin de préserver du possible, le possible de la rencontre. Et encore, nous ne sommes qu'au niveau de l'établissement, du service, de l'unité de soin, pas encore dans un travail institutionnel, encore moins dans celui de la rencontre singulière avec le patient. La lassitude s'installe, c'est cela peut-être, l'épuisement professionnel, baptisé dernièrement troubles psycho sociaux<sup>35</sup>. Bientôt, peut-être est-ce déjà le cas, de nouveaux professionnels de la communication et des nouvelles méthodes « traitements » rapides feront leurs apparitions (à ce sujet voir les « catalogues » de formation).

J'avais besoin de raconter brièvement un peu tout ça, que l'on puisse me situer et comprendre mon travail dans cette démarche pour être superviseur d'analyse de la pratique. Cependant, ce ne serait pas complet si j'en restais là. La fonction que j'exerce actuellement, m'écarte de plus en plus de ce pourquoi, à un moment donné, je m'étais engagé en tant que soignant : sentiment d'abandon d'une profession, d'abandonner les collègues, les patients. Ce ressenti, cet éprouvé me sont douloureux. Je n'ai pas le droit de laisser tomber !!!

---

<sup>30</sup> SASSOLAS M. : « Quels dispositifs pour quelle psychiatrie ? Du sanitaire au social, différences et convergences », Revue Pratiques en santé mentale, février 2011 – Fédération d'aide à la Santé Mentale Croix Marine.

<sup>31</sup> Voir les sites de La nuit sécuritaire et le Collectif des 39.

<sup>32</sup> Jean-Baptiste PUSSIN fut gouverneur à BICETRE en 1785, il est considéré comme le père des infirmiers en psychiatrie. Philippe PINEL arrive à Bicêtre le 11 septembre 1793, c'est le premier aliéniste. C'est aussi la rencontre de deux hommes, deux humanistes. PINEL s'inspirera également du travail de PUSSIN (et du travail de la femme de PUSSIN qui apporte une alimentation autre avec son potager...) pour écrire son *Traité médico philosophique* et son *traitement moral*.

<sup>33</sup> Conseil de Pôle : instance mise en place dans les hôpitaux avec la nouvelle gouvernance.

<sup>34</sup> CHS-CT : Condition d'hygiène et de sécurité et conditions de travail.

<sup>35</sup> Dans *Les Echos.fr* du 10 mai 2011. Le ministère (du travail) a retenu deux écoles pilotes, GRENOBLE EM et les Arts et Métiers PRIS Tech. Ceci afin de former les futurs managers aux risques psychosociaux ? GEM, qui planche depuis une quinzaine d'années sur le thème « Stress, bien-être et performance au travail ».

J'ai donc cherché une voie où je pourrais reprendre le chemin de la rencontre, un chemin pour flâner avec d'autres, être seul avec les autres. L'analyse de la pratique me séduisait. Je suis allé voir un peu partout, et j'ai trouvé PSYCHASOC et la formation de « superviseur d'analyse de la pratique ». Une formation s'enracinant sur la Psychanalyse et l'Institution. Deux domaines m'attirant: « Psychanalyse » parce que, dans mon exercice professionnel, je ne vois pas quelle autre grille de lecture pourrait amener à comprendre le sujet humain et sa folie. « Institution » (pris dans le sens du mouvement de psychothérapie institutionnelle<sup>36</sup>) pour tenter d'en faire une lecture (dé hiérarchisation, notion de statut/rôle/fonction<sup>37</sup>, réunions, mise en place d'un collectif, création d'ambiance, aménagement d'espace, liberté de circulation et d'utilisation, formation et recherche ....)<sup>38</sup>.

Le socle de cette « formation » s'organise essentiellement autour d'instances cliniques, d'apports théoriques et d'un temps de régulation. Une formation qui se déroule sur 4 semaines et sur 2 ans.

*« L'ennui fait le fond de la vie, c'est l'ennui qui a inventé les jeux, les distractions, les romans et l'amour. »*

**Miguel de UNAMUNO**  
Extrait de *Brouillard*

*« Ce qui ne me passionne pas m'ennuie. »*

**Sacha GUITRY**  
Extrait *Mon portrait*

## ❖ De semaine en semaine

### ➤ L'instance clinique : un récit, une énigme ?

C'est ainsi qu'un lundi du mois de mars 2010, je me suis retrouvé à PSYCHASOC, avec d'autres, constituant ainsi un groupe qui allait voyager ensemble pendant 1 an et demi.

Première semaine, premières rencontres, premières appréhensions et première fébrilité aussi, le ton est donné. Dans le tour de table de présentation, je m'entends répondre à la question : « Pourquoi êtes-vous là ? » - « Je m'ennuie dans mon travail, je viens me nourrir. ».

Ce mot « ennui », qui revient souvent à mon esprit, prend me semble t-il, et assez paradoxalement, deux sens :

- un ennui: synonyme de perte de sens, un ennui non désiré, subi, pas vivant, un ennui douloureux qu'il faut le supporter,
- un ennui désiré : ne plus être entraîné dans une spirale où le temps va trop vite, se poser,

<sup>36</sup> Mouvement de psychothérapie institutionnelle énoncée et portée par F.TOSQUELLES, J.OURY, P.DELION et bien d'autres.

<sup>37</sup> Sur cette notion nous pourrions dire que le rôle qu'on exerce au regard du statut qu'on occupe n'est qu'une parcelle de la fonction qu'une personne de l'équipe doit remplir pour établir un soin le plus optimum possible.

<sup>38</sup> Psychanalyse et Institution sont reliées par ce mouvement qui comme le dit F.TOSQUELLES : « La Psychothérapie institutionnelle a deux jambes, l'une marxiste, l'autre psychanalytique. », il mettait ainsi en perspective le travail sur l'aliénation mentale et sur l'aliénation sociale.

s'ennuyer, flâner, lire, laisser l'esprit cheminer... un ennui porteur, salvateur.

Mais quel rapport entre cet ennui désiré et la posture du superviseur ?

Alors, cette première semaine, après que Joseph ROUZEL nous ait présenté le cadre de l'instance clinique avec ses trois temps, je me suis lancé. J'avais en tête deux situations, une récente et l'autre plus ancienne. J'ai choisi l'ancienne croyant certainement, du fait des 13 ans qui s'étaient écoulés, que cela m'« épargnerait ».

J'y suis donc allé de mon « récit ».

### **Le récit :**

Ce récit (fait en en instance clinique), je le reprends à distance. Je ne prétends pas, bien sûr, que les mots, la ponctuation, le phrasé, l'intonation de la voix, l'émotion...seront identiques. Il s'agit d'une reconstruction. De la même façon, les retours et associations auront, eux aussi, subit une distorsion.

Mais si le choix est de repartir de ce récit, c'est que je dois en dire quelque chose. Malgré la distance des faits, la part d'émotions qui m'a accompagné fut bien présente.

*« Je travaille en psychiatrie depuis plusieurs années, infirmier de secteur psychiatrique puis cadre de santé et à ce jour cadre supérieur de santé. Cette histoire se passe il y a quelques années, j'étais à cette époque infirmier cadre de santé d'une unité de soin, entre autre, accueillant des patients ayant un projet de réhabilitation psycho sociale (ainsi nommé). Cette population de patients était constituée de patients psychotiques, pour la plupart ayant déjà une longue histoire en institution. Cette unité de soins était une unité ouverte où les patients pouvaient entrer et sortir librement. L'équipe était composée essentiellement d'infirmiers (ères) de secteur psychiatrique, de 2 aides soignantes et de 2 auxiliaires des services médicaux, un médecin psychiatre référent, de psychologues. Régulièrement, j'entendais des plaintes d'infirmiers à propos de comportements « limites » de l'un de leur collègue mais à chaque fois sans faits objectifs avérés. Je les invitais souvent à préciser ces reproches (envers leur collègue) qu'ils m'apportaient mais la réponse que l'on me renvoyait était : « je ne veux pas être dans la délation » et moi de leur dire « il ne faut pas confondre, délation et dénonciation, si vous voulez que j'agisse il me faut des faits. ». Un matin, une infirmière vint me voir. Je la sentais préoccupée, touchée par l'émotion. Elle précisa qu'elle venait voir le cadre de santé et me parla d'un événement qui la catastrophait, la remplissait de colère. Elle me raconta alors ce qui s'était passé : Ce matin-là, en accompagnant au bain une patiente qui souffrait de psychose infantile et d'une épilepsie importante qui l'obligeait à porter un casque pour protéger sa tête. Lors de ses fréquentes et nombreuses chutes, elle remarqua sur les membres inférieurs de la patiente des hématomes nombreux et importants. Après s'être assurée que la patiente n'était pas tombée récemment et en la questionnant un peu plus, elle apprit que c'était M---- (infirmier) qui lui avait donné des coups de pieds parce qu'elle fumait dans les toilettes. Je l'ai remerciée et rassurée et nous sommes allées rencontrer cette patiente afin de voir comment elle allait, constater ses contusions et qu'elle puisse nous confirmer elle même les faits. J'ai ensuite pris contact avec le psychiatre, chef de service, ainsi qu'avec le cadre supérieur de santé pour les en avertir et leur expliquer que j'avais décidé d'une réunion/convocation exceptionnelle avec le personnel infirmier de nuit, l'infirmière qui m'avait alerté et eux-mêmes, ce afin d'agir vite et montrer l'importance*

*accordée à cet acte. La rencontre fixée en début d'après-midi confirma bien les propos de la patiente avec une circonstance aggravante sur la récurrence. En effet cette patiente fumait dans les toilettes, l'infirmier lui avait demandé d'arrêter, lui rappelant les règles et la Loi, celle-ci lui avait craché dessus, ce dernier lui avait alors donné des coups de pied par « réflexe » nous dit-il, puis avait recommencé « pour qu'elle comprenne bien qu'il ne fallait pas recommencer ». A la fin de la réunion, j'ai conclu que selon moi il y avait un acte inadmissible, inacceptable et que je me devais en avertir la direction. Par ailleurs, je précisai également que j'allais prendre rendez-vous avec la mère pour l'avertir de ce qui s'était passé. Ainsi après contact téléphonique avec la direction des soins et le directeur des ressources humaines (DRH), j'envoyai également un rapport, sous couvert du chef de service et du cadre supérieur de santé. Le cadre supérieur de santé n'accepta pas ma démarche, mis qu'il était, me dit-il alors, devant le fait accompli. Il aurait préféré que cela restât dans le service et craignait pour l'infirmier concerné par ces actes de violence, un passage à l'acte suicidaire. Je reçus rapidement une convocation du DRH afin de m'exprimer sur cette situation en me rappelant les voies hiérarchiques, que j'avais ignorées. Lors de cet entretien, une question me fut posée : croyais-je que, si j'étais passé par la voie hiérarchique, ce rapport aurait été « enterré » par le cadre supérieur de santé ? C'était là, en effet, ma crainte. Mon rapport envoyé, le rendez-vous avec la mère pris, la direction était tenue d'en tenir compte et de continuer la procédure à l'encontre de cet agent. On me précisa alors que je recevrais par courrier une lettre de rappel sur le respect des voies hiérarchiques et administratives.».*

A l'évocation de cet événement, beaucoup d'émotions ont resurgi. Pourquoi, 13 ans après, cette douleur qui m'accompagne, ce sentiment d'injustice, d'avoir été abandonné, ces retrouvailles avec la solitude ? Cette situation, j'en avais reparlé à plusieurs occasions avec des collègues, des amis etc... Cela me semblait digéré, rangé dans la boîte au fond du placard. Et là pour ce jour-là, dans l'instance clinique, pourquoi revenir sur cette situation ? Pourquoi l'avoir choisie ?

C'est dans le troisième temps de l'instance clinique que plusieurs questions me furent renvoyées afin de préciser les événements et la situation. Ce 3<sup>ème</sup> temps, c'est le temps « d'après », celui où la parole peut être prise par tout un chacun. L'une d'entre elle porta sur l'entretien avec la mère de la patiente, comment cela s'était-il passé ? Que lui avais-je dit ? Je répondais alors : que j'avais expliqué à la mère que je tenais à l'avertir de ces actes de violence sur sa fille et que nous avions pris soin d'elle. Mais aussi, pour la rassurer et l'informer des démarches faites auprès de la direction à l'encontre de l'agent responsable. A cette réponse, je m'entendis opposer : « Mais pourquoi ne lui avez vous pas conseillé de porter plainte ? Pourquoi ne l'avez vous pas fait vous même ? ». J'ai bredouillé quelques arguments sans consistances, que c'était pour « arranger » les choses. J'étais touché, épinglé, troublé par le mot « plainte ». Que se passait-il donc ? D'arranger, j'enrageais.

\*\*\*\*\*

Ainsi le mot « plainte » fut pour moi un élément déclencheur. Un membre du groupe, une personne l'avait prononcé et ce mot, ce jour là, à cet instant là, m'avait ébranlé.

Je pense que « plainte » fut pour moi un signifiant. Un signifiant qui m'a rappelé, convoqué à mon histoire singulière, à ma mère, qui toujours pleine d'humour et de vie, s'est éteinte un 25 décembre 2010. Pour une fois ses enfants étaient tous là, à Noël.

Dans cette première semaine, nous avons aussi parlé de la monographie. Il fallait à partir

de l'écriture du récit, d'une énigme, apparue soit dans son travail, soit en cours, dégager l'énigme, la formaliser, en exprimer une hypothèse. Au début de cette semaine, je pensais partir de l'ennui, de mon ennui ressenti et maintenant la plainte m'ennuyait.

Cet ennui qui me guettait pouvait-il être lié à cette plainte là ?

- 1) Est-ce qu'en ne portant pas la plainte auprès de la mère, je renonçais à mes valeurs, au sens que je donnais à mon travail ? Ainsi me guettait l'ennui, celui-ci n'étant, alors, que la conséquence de cette absence de sens...

Et

- 2) Est-ce qu'en n'accompagnant pas la mère pour qu'elle puisse porter plainte pour sa fille (majeure protégée), je renonçais à mes valeurs ?

Une 1<sup>ère</sup> question semblait alors se dégager: pourquoi m'étais-je senti si seul alors que tous les autres (l'équipe soignante), hormis le chef de service par son silence et le cadre supérieur de santé dans sa démarche de faire barrage, me soutenaient?

Dans mon histoire professionnelle, j'ai eu souvent maille à partir, du fait de mes prises de position avec la hiérarchie. Si pendant ces 13 ans j'y avais souvent pensé, je croyais qu'avec le temps cette douleur sourde s'était atténuée si ce n'est la plaie cicatrisée.

Au fil des semaines et rencontres de cette « formation », d'autres éléments sont venus se joindre à mes questionnements, participant ainsi à mieux cerner cette énigme. Je pouvais ainsi formuler une hypothèse.

**Hypothèse :** le fait de ne pas avoir invité la mère à déposer plainte n'a-t-il pas eu pour effet pour moi de devoir renoncer à mes valeurs ? Ce renoncement à mes valeurs n'est-t-il pas en partie la cause de mon ennui ? En ce sens, que j'ai perdu, à cette occasion, quelque chose qui me constituait, me construisait ? N'est-ce pas aussi à l'origine de ma recherche, mon besoin d'ennui « réparateur » ?

Travailler cette hypothèse, c'est, je l'espère, éclairer ce que pourrait être ma posture en tant que superviseur d'analyse de la pratique.

\*\*\*\*\*

### ➤ Une recherche signifiante

Mais auparavant, en septembre 2010, une semaine avant cette 2<sup>ème</sup> session, j'assistais aux journées nationales d'aide à la santé mentale Croix Marine, intitulées ; « Quels dispositifs pour quelle psychiatrie ? Du sanitaire au social : différences et convergences. ». Lors de la 1<sup>ère</sup> journée, j'entendis l'exposé de M.SASSOLAS (cité plus haut) dont un des chapitres s'intitulait : « Penser contre l'ennui », il disait :

*« Une institution qui refuse de consacrer une part de son budget à de telles activités (réunion de discussion clinique, recours à des ressources extérieures centrées sur le travail relationnel, comme les séances de supervision et les actions de formation.) va à l'encontre de ses objectifs et de ses intérêts. Car ces soutiens à l'activité réflexive des intervenants sont indispensables si on veut éviter l'enlèvement*

*institutionnel dans la routine et la chronicité. Les deux s'installent lorsque les intervenants s'ennuient : la stimulation permanente de la pensée suppose que la conception du travail évoqué ici est le meilleur antidote à l'ennui. Cet ennui est distillé quotidiennement par la répétition, si fréquente des comportements des patients pris en charge par les structures médico-sociales. Très légitimement ces structures luttent contre cet ennui mortifère par un déploiement d'activités culturelles ou sociales. Mais le meilleur remède à l'ennui au travail n'est-il pas l'intérêt intellectuel qu'il peut susciter ? »<sup>39</sup>.*

Ainsi j'arrivais à cette 2<sup>ème</sup> semaine, avec à l'esprit, les paroles de M.SASSOLAS, l'ennui et la plainte.

Lors de cette session, 3 jours furent consacrés au 3<sup>ième</sup> Congrès européen de Travail social et psychanalyse organisé par PSYCHASOC : « Travail social : actes de résistance ? »

Ce congrès fut passionnant, il reprenait des préoccupations que j'avais dans mon travail. Je constatais, malheureusement, que le « virus » du néolibéralisme se propageait à grande vitesse, que tous les domaines faisant qu'il y a de la rencontre humaine, étaient touchés. L'éducation, l'éducation spécialisée, la culture, les secteurs sociaux et médico sociaux, sanitaire et... Il m'est venu un sentiment ambiguë : celui de me sentir soulagé, on se sent moins seul avec d'autres, même dans la misère, et affligé par les effets d'une catastrophe déjà fortement amorcée.

Le 2<sup>ème</sup> soir, Jacques BERTIN (chanteur, auteur, compositeur) donnait un récital et là où je m'y attendais le moins, je fus de nouveau ramené à des images plus personnelles et aux émotions identiques à celle que le mot « plainte » avait provoqué lors de l'instance clinique. Dans une des chansons, une situation, quelques mots m'ont transporté dans mon enfance maladive. Il y était question d'enfants, de bibliothèque paroissiale et de bibliothèque municipale et dans ce que j'en compris, de perte d'un de ces objets, d'amis et d'un enfant se retrouvant sur un petit pont d'un village, l'ennui l'envahissait. J'avais son âge, il avait mon âge, nous avions ce même ressenti. J'étais dans ma chambre, dans mon lit, c'était l'été, il faisait chaud, les enfants jouaient dehors, riaient, je les entendais, j'étais fiévreux, l'asthme me donnait une bradypnée (j'ai très vite appris ce que c'était, ça aide pour éviter de suffoquer et ça m'a permis de siffler sans apprendre). Vous aurez compris, il y avait de la plainte (la mienne mais pas seulement), de la souffrance, dans ces moments. J'enrageais de ne pouvoir être parmi eux et j'étais avec eux. A rire quant ils riaient, à être un des personnages du scénario qu'ils avaient construits, à devenir les personnages des scénarii que je construisais, pour nous. Seul avec les autres.

Ainsi, les mots de Jacques BERTIN m'ont porté, m'inscrivant dans la chaîne de signifiants<sup>40</sup> qui se construisait.

Gilbert DIATKINE nous dit en citant LACAN :

*« La division du sujet, on l'a vu, est exprimée dans la formule paradoxale : « Un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour une autre signifiant »... « Le sujet, ce n'est rien d'autre - qu'il ait ou non conscience de quel signifiant il est l'effet – que ce qui se glisse dans une chaîne de signifiants. Cet effet, le sujet, est l'effet intermédiaire entre ce qui caractérise un signifiant et un autre signifiant, à savoir d'être chacun, d'être chacun un élément » (Séminaire XX, p.48).*

<sup>39</sup> Opus cité. p.5

<sup>40</sup> En ce qui concerne le signifiant. Pour LACAN S1 n'existe comme signifiant qu'en étant renvoyé à S2, c'est-à-dire à un autre qui lui confère son statut dans la structure du langage. Et cela ne finit pas, il ne peut atteindre le noyau originel. Pour dire autrement, le signifiant (Sa) n'arrive au conscient qu'isolé et de façon incontrôlée. Au niveau de l'inconscient, le signifié (Se) est lui-même le Signifiant (Sa) d'un autre Signifié (Se). Le souvenir qui émerge : Sa. Il renvoie à un second souvenir, le Se, qui lui-même, puisqu'il renvoie à un autre souvenir, devient Sa.

*Le sujet est divisé par la seule existence de l'inconscient : « Ca parle dans l'Autre, disons-nous, en désignant par l'Autre le lieu même de recours à la parole dans toute relation où il intervient. Si ça parle dans l'Autre, que le sujet l'entende ou non de son oreille, c'est que c'est là que le sujet, par une antériorité logique à tout éveil du signifié, trouve sa place signifiante. La découverte de ce qu'il articule à cette place, c'est-à-dire dans l'inconscient, nous permet de saisir au prix de quelle division (spaltung) il s'est ainsi constitué. » (Ecrit.689) »<sup>41</sup>.*

La plainte, synonyme de souffrance, était présente, mais l'ennui éprouvé, lui était réparateur. Quel rapport avec mon énigme ? Quel est le lien entre l'ennui destructeur et celui bienfaisant. Comment passe t-on de l'un à l'autre ?

Le 3<sup>ème</sup> jour, Martin PIGEON<sup>42</sup>, psychanalyste CANADIEN, dans son intervention : « La santé mentale à l'ère du toutalisme hypermoderne » m'a rappelé à mon énigme, à ma plainte et à mon ennui. Je trouvai dans son intervention une ouverture nouvelle donnant compréhension voire signification nouvelle aux difficultés auxquelles j'étais confronté.

Il y a trois « éléments » qui ont éveillé un peu plus mon attention :

- le premier, c'est au moment de la présentation de l'intervenant, l'interpellation d'un des membres de la table ronde où se tenait M.PIGEON. Il lui dit à peu près ceci : « Vous devez vous sentir seul au regard des cadres conceptuels pratiqués au CANADA<sup>43</sup> ? ». Je ressentais la solitude et l'ennui qu'il pouvait éprouver (cf. préambule) quand ce qui nous entoure, semble agressif, ambiance dangereuse, inamicale, des pratiques pouvant heurter nos valeurs humaines et soignantes ?...
- Le second, ce fut lors de son exposé, l'exemple qu'il donnait d'une femme de 40 ans, mariée, deux enfants, bonne situation du couple, pas de nuage à l'horizon, et qui, dans la nuit est prise d'une angoisse profonde. Elle éprouve une sorte de panique, elle exprime une plainte, un sentiment « nouveau » l'étreint, c'est le sentiment amoureux, impossible à supporter.
- Le troisième ce sont deux extraits de son exposé, plutôt que de le paraphraser, qui explicitent en partie mon incompréhension.

Le premier, sur comment le parlêtre advient et se construit sujet.

*« Le parlêtre ne se fonde pas sur lui-même. L'Autre, via ces petits autres qui se réfèrent au langage pour lui parler, le nomme, lui impose une histoire, une filiation...L'Autre le contraint à en passer par les mots, par les signifiants, pour traduire les tensions qui habitent son corps (pulsion), pour se lier aux autres et pour entrer dans le monde. En passant par les signifiants, il n'a pas un accès direct aux choses, mais plutôt à leur représentation. En se faisant représenter par des signifiants, lui échappera toujours une part de lui-même que les signifiants ne parviendront jamais à lui signifier. Ce qui fait que le sujet, nous pouvons maintenant le nommer ainsi, est irréductiblement déchiré. Jamais il ne pourra complètement combler le manque qui l'habite par des objets qui s'avèrent toujours insatisfaisants à éliminer la tension qui affecte ce corps. Ce manque irréductible, loin de constituer un vice de structure, devient moteur fondamental de la vie humaine en ouvrant l'accès au désir et à l'investissement qu'y met le sujet dans sa réalisation. Pour souligner l'importance de cette fonction cruciale du manque - j'anticipe ici sur mon propos du toutalisme hypermoderne -, prenons la situation de*

<sup>41</sup> G.DIATKINE : « Jacques LACAN », éd. PUF, collection Psychanalystes d'aujourd'hui, 1998, p.82).

<sup>42</sup> PIGEON M. : Psychanalyste, Ecole lacanienne de MONTREAL. Voir site PSYCHASOC

<sup>43</sup> Ces pratiques canadiennes s'appuient essentiellement sur les neurosciences, cognitivo comportementalisme ...

*la crise financière actuelle. Le capitalisme industriel carbure essentiellement au désir. Cette économie est une économie libidinale, au sens propre. Les entreprises investissent sur le moyen et long terme dans la recherche pour développer de nouveaux produits, le consommateur économise de l'argent pour se procurer le produit désiré. L'économie qui s'est développée avec le néolibéralisme est devenue de plus en plus un capitalisme financier où l'on spéculé plus que l'on investit et dans lequel le consommateur surconsomme jusqu'à plus soif, saturant ainsi l'espace du manque, d'où que ce dernier a de plus en plus de mal à s'engager dans un projet où il y investit son désir. La crise actuelle ferait-elle la démonstration d'un épuisement de la libido ? Bien des indices nous le laissent présager. ».*

Le deuxième extrait complète le premier par la définition du toutalisme hyper moderne en démontrant que tout est « pesable » et calculable. Nous sommes dans un ordre du calculable.

*« J'appelle toutalisme la logique dominante qui oriente notre époque hypermoderne. Il s'agit d'une dynamique inédite du régime symbolique, soit de la structure fondamentale de l'organisation humaine, tant sociale que psychique. J'ai rappelé, en début de texte, que la structure se fondait sur un reste qui résistait à être symbolisé. Là se loge le réel. Il est ainsi de la « nature » du parlêtre, qui naît dans la culture et qui habite le monde en se faisant représenter par des signifiants qu'il y rencontre, de ne pouvoir se réduire à un signifiant. Son identité n'est jamais irréductible. Il ne peut jamais en finir avec cette question de qui il est. Cette négativité, loin d'être un vice de structure, s'avère à l'origine de l'imagination et de la création humaine, du désir et de l'amour. Le toutalisme tend à généraliser un régime symbolique qui nie le reste qui lui résiste, qui cherche à se libérer de la contrainte qui lui donne pourtant sa force de création. Il procède d'une toute-puissance du signifiant, de l'idée que tout peut se réduire, non pas à de l'articulation signifiante, mais à du signifiant, à un élément réductible, chiffrable et donc calculable. En posant que tout est calculable (ce qui est différent de poser qu'il y ait du calculable), le toutalisme élimine l'incalculable, élimine l'une des principales raisons poussant l'humain à s'engager dans la vie. »<sup>44</sup>.*

Ainsi M.PIGEON m'a apporté un éclairage sur ce que je pouvais rencontrer dans mon travail. Cet ennui éprouvé pouvait être l'émanation de ce nouveau mode de pensée voir d'aliénation que subissait (qui structurait ?) les gens et parmi eux les soignants et les soignés. Cette compréhension venait mettre en exergue, que les efforts consentis dans la formation,... (cf. préambule) ne trouvaient pas de points d'appui psychique chez les professionnels. La consommation (formation...) était là mais dans cette attitude précise : on consomme et puis on jette. Cette nourriture intellectuelle, clinique, de rencontres... n'était pas digérée, assimilée. La fonction de transformation de cette nourriture ne fonctionnait pas ou plus. Irions-nous jusqu'à dire que pour cette machine : « l'aptitude du plaisir à penser »<sup>45</sup> n'était pas présente ou plutôt était dans un état défectueux voir d'invalidité due en partie ou entièrement au toutalisme hypermoderne?

Dans cette situation, l'attitude du soignant est une attitude telle que décrite dans l'exemple de M.PIGEON. Il faut tout combler, il n'y a plus d'espace à la rencontre, peur de l'altérité : trop dangereuse car productrice de souffrance. Rien ne transparait, il y a quelque chose de lisse, point de vulnérabilité pour ce soignant, la rencontre avec le patient ne peut donc avoir lieu. Le transfert, ce transport d'émotions, du sentiment amoureux/ou haineux est mis de côté voir impossible à nommer. J.OURY nous dit : « *Le transfert, c'est en fin de compte ou avant tout quelque chose de l'amour* »<sup>46</sup>. Et en plus, pour le soignant, la rencontre avec le sujet psychotique ne fait que renforcer cette

<sup>44</sup> Voir exposé de M.PIGEON sur le site de PSYCHASOC.

<sup>45</sup> Voir M.SASSOLAS

<sup>46</sup> OURY J. : « Transferts », Premières journées de psychothérapie institutionnels « Le transfert dans l'institution », Marseille-Novembre 1987, p.39.

attitude. ANSERMET et SORRENTINO nous disent:

*« Au début de sa carrière, le soignant semble assumer son choix professionnel. Cela n'empêche pas qu'il éprouve une angoisse particulière dès ses premiers contacts avec le psychotique. Mais il ne pense pas être là pour se préoccuper des réactions singulières qui résultent de sa rencontre difficile avec la psychose. Cependant, il sera insidieusement pris au piège de sa tâche et consacra une partie importante de son temps à se défendre contre les effets de cette rencontre gênante. Mais une rencontre avec qui ? Saisi par une inquiétante familiarité, l'autre semble le révéler à lui-même. Etrange rencontre : le soignant découvre qu'il abrite en lui-même une source cachée d'angoisse. Honteux de cette faille, il essaie de reconstruire, de toutes ses forces, son château d'homme civilisé. Méconnaître, c'est méconnaître cette angoisse. »<sup>47</sup>*

Ainsi à son insu, le soignant passe doucement du sentiment d'invulnérabilité à un état de souffrance indicible, la tendance à construire un groupe fusionnel (l'équipe avec le « on ») s'installe, laissant peu de place au « Je ». Les plaintes se font toujours plus nombreuses, les soignants sont toujours plus insatisfaits (sur les conditions de travail, le mauvais malade ou pas le bon malade, c'est pas pour nous il faut qu'il aille ailleurs etc....), d'où mon ennui à ne pas savoir comment endiguer ces plaintes.

Cependant, J.BERTIN apporte lui autre chose, dans la voix et les mots, que les plaintes, source d'ennui. Il propose une voie, une voix aussi, une issue possible à l'ennui. Souvenirs, imaginaire, production de rêverie propice au désir. Le manque ne se comble pas, le manque est moteur, il origine le désir.

Cette mise en lumière venait éclairer un pan de l'ennui éprouvé, de la plainte et de l'hypothèse énoncée, mais laissait encore des zones d'ombre.

Cet autre ennui, cet ennui recherché, auquel j'aspirais, je voyais bien qu'il m'assignait à la flânerie et à la rêverie. Un moyen pour moi de m'arracher à celui destructeur et mortifère. Un moyen de me restaurer, de me reposer et de laisser vagabonder mes idées, celles-ci s'associant au gré des rencontres, porteuses de soulagement, de réconfort.

Le laps de temps entre les sessions d'octobre et de janvier 2011 fut ce travail de flânerie/rêverie provoquée. Mais peut-on vraiment la susciter ?

### ➤ Des signifiants porteurs

Il est étonnant de ressentir les effets qu'a cette énigme sur soi. C'est un sentiment d'emprise, elle accompagne. Chaque jour, elle s'alimente des souvenirs qui reviennent comme par hasard, quand on s'y attend le moins. C'est comme une pelote de laine qui se déroule mais qui se défait à sa façon, à son rythme.

En ce début d'année 2011, la 3<sup>ème</sup> semaine est venue compléter ma quête de sens, ma recherche sur ces zones d'ombre restantes. Il y a eu comme une sorte de « révélation ». Un nouveau

---

<sup>47</sup> ANSERMET F. et SORRENTINO MG. : « Malaise dans l'institution : le soignant et son désir », 2<sup>ème</sup> édition, éd. ECONOMICA, Anthropos, p.9-10.

lien venait se faire et cela grâce à la complicité non voulue de C.ALLIONE<sup>48</sup>. En effet, dans ses interventions, il a amené, entre autre, les trois fonctions essentielles que WINNICOTT crédite à la mère pour son enfant, le HOLDING (contenu, maintenu et soutenu), le HANDLING (toucher, manipuler dans le sens manier, tripoter) et l' « objet presenting » (présentation d'objet, la mère met en relation, mise en relation avec un tiers : la tiercéité) et le HOLDING du HOLDING (le porteur se fait porter par le porté). Ce fut dans un premier mouvement, la traduction du mot HOLDING: porter qui d'emblée s'est associé à plainte : porter plainte (terme évoquer dans la 3<sup>ème</sup> phase de l'instance clinique). Je n'avais gardé au départ que ennui associé à plainte et là je devais y intercaler « porter ». Les résurgences que cela me provoquait, avaient certes à voir avec mon récit mais aussi avec mes ennuis du présent et d'hier. Et puis porter se lie à d'autres mots : apporter, supporter, colporter, reporter...et de « Je n'ai pas le droit de laisser tomber !!! ». Des mots qui m'accompagnent de façon régulière dans ma quotidienneté de travail : apporter des réponses, supporter les dérives des pratiques, reporter les projets, colporter les bruits...Bon, j'aurais pu aussi m'arrêter plus en avant sur la question de reconnaissance du chef de service et parler du transfert, bien sûr, évidemment, mais porter était là.

Ainsi la question me revenant : « Pourquoi n'avais-je pas accompagné la mère à porter plainte ? », se transformait en : « Pourquoi n'avais-je pas porté la mère à porter plainte ? » Cette mère, et sa fille agressée, incapable majeur donc ne pouvant porter plainte que par le truchement de sa mère, avaient besoin d'être soutenues. La mère portant sa fille et moi je me devais de porter la mère. Les éléments s'associant, se développant rapidement, je me demandais alors ce qui me portait moi, le groupe infirmier ? Peut-être, mais était-ce son rôle ? En tout cas, pas le chef de service, absent, ni le cadre supérieur de santé qui voulait faire barrage, ni l'institution et sa lettre de rappel à l'ordre. Dans cette position là, il est difficile d'avoir de la stabilité. Claude ALLIONE<sup>49</sup> nous dit :

*« Porter est essentiel, mais porter suppose que l'on s'appuie, que l'on ne soit pas soi-même perdu dans le vide, faute de quoi ce serait la chute<sup>50</sup>, non seulement du nourrisson, mais de l'ensemble mère-nourrisson ; et ce serait la libération du fantasme de tomber. FREUD citait cette « devinette » qui ressemble plutôt à un witz :*

*« Christophe portait le Christ ?  
Le Christ portait le monde entier,  
Dis-moi où Christophe  
A ce moment met le pied ? ».*

13 ans s'étaient écoulés, et j'étais ennuyé d'avoir failli, d'avoir renoncé à mes valeurs. Il ne faut pas essayer d'arranger ces choses là par des attermolements de toutes sortes, c'est trop grave, c'est une porte d'entrée au pire (à la sauvagerie, à la barbarie), il ne faut pas céder sur son « désir ». Les émotions ressenties, toujours intactes, étaient peut-être issues de cette non intervention ?

Je me demandais pourquoi, quelques années après cette situation du récit, j'avais accroché dans mon bureau, juste derrière et au dessus de moi, une reproduction ancienne de La Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen de août 1789. N'était-ce pas là le moyen que j'avais trouvé pour un Autre<sup>51</sup> appui.

---

<sup>48</sup> ALLIONE Claude : « La part du rêve dans les institutions », éd. Les belles lettres, 2010, collection « Encre marine ».

<sup>49</sup> Ibid p.109

<sup>50</sup> Exposé C.ALLIONE dans la 3<sup>ème</sup> semaine PSYCHASOC. La 1<sup>ère</sup> découverte du nourrisson, c'est la pesanteur (il va sentir une pression vers le bas). L'enfant est confronté à la « terreur de la chute sans fin » (Winnicott). C'est cette idée de tomber (mais tomber c'est avoir l'idée qu'il y a une fin, mais pas là (il n'y a jamais plus rien qui pourra me retenir, c'est une sensation de tomber indéfiniment).

<sup>51</sup> Cet Autre, en tant qu'il est capable de donner fondement à la loi.

Est-ce que cet ennui là, ce non-désir et porteur de la plainte, est venu m'accompagner lors des années qui ont suivi ? Était-ce la seule origine du sentiment d'ennui que j'éprouvais dans mon travail ? Je ne le crois pas. En revanche, qu'il ait été à l'origine de l'ouverture ou réouverture d'une blessure, certainement. Une plaie qui s'est ouverte aux idéologies sécuritaires, néolibérales, au toutalisme hyper moderne, aux institutions défaillantes. Nos valeurs, transmises, construites tout au long de notre histoire singulière et sur lesquelles nous prenons appui, se confrontent à cette nouvelle réalité. Les rencontres s'en trouvent altérées.

Aussi dans ce travail au quotidien, quand nos valeurs sont touchées, c'est nous même qui sommes touchés et au plus profond (de nous-même). Que peut-on réfléchir, produire et agir dans ce contexte ? Martin PIGEON nous rappelle que :

*« Le toutalisme s'attaque à l'institution qui est au fondement de l'humanité, le langage, ou plus largement, le symbolique. Celle-ci tient le coup, mais elle est ébranlée, ce qui se répercute sur le sujet et sa « santé mentale », sur la société et ses crises. De manière typiquement hypermoderne, le symbolique est atteint en étant surinvesti ? Substituer la communication au langage en est l'exemple type. Tout devient communication donc tout est communicable et transparent. Est ainsi évacuée la fonction du symbolique qui est de transmettre, et non de communiquer, le manque. Un manque irréductible qu'aucun produit ou service mis au marché ne peut combler. Manque sans lequel la parole ne se déploierait pas. Manque qui est le moteur de la subjectivation, de l'échange et du don. Le symbolique transmet sa limite au sujet afin que celui-ci y fasse face en la symbolisant, en la métaphorisant, en la sublimant. Il n'y a toutefois pas de transmission de manque sans rencontre du réel, sans rencontre de l'altérité radicale, que chaque sujet se doit, davantage encore dans un régime autonome, de symboliser. Le toutalisme tend à éliminer ces rencontres, à protéger les humains de ces affrontements qui, pourtant, les humanisent ! »<sup>52</sup>.*

Ce manque, moteur du désir, ne peut se transmettre, entre autre, sans la rencontre de l'altérité radicale. Je la comprends comme la rencontre de sa propre vulnérabilité. Alors, accéder à l'autre suppose d'affronter le manque chez soi et chez l'autre. Méconnaître son propre manque, c'est méconnaître ces, ses « humanités ».

Combien de soignants n'acceptent-ils pas leur propre vulnérabilité ? Combien de rencontres sont-elles ainsi évitées ? Combien de fois, ai-je porté les cadres de santé, qui ont porté les soignants afin qu'ils portent les patients ? Le HOLDING du HOLDING du HOLDING. Mais qu'est-ce qui me porte...

Et puis, peut-être, est-ce, en fin de compte, cet ennui salvateur qui m'emmène dans cette flânerie/rêverie. En même temps qu'il m'invite à faire l'éloge de la lenteur, il me reconstruit. Cette fonction de la rêverie vient évoquer la rêverie maternelle<sup>53</sup> dont elle s'approche.

---

<sup>52</sup> Voir exposé de M.PIGEON sur le site de PSYCHASOC.

<sup>53</sup> Exposé C.ALLIONE dans la 3<sup>ème</sup> semaine PSYCHASOC. Il précise en se référant à W.R.BION qu'au début de sa vie, le nourrisson reçoit deux sortes de nourriture :

- le lait (il est équipé pour le digérer)
- les stimulations sensorielles (vocales, toucher, visuel, olfactif...), et là il n'est pas équipé pour digérer les émotions dont il est bombardé.

On digère les émotions par les pensées. Les plus durs à digérer, c'est les émotions impensables. Le nourrisson ne peut s'en sortir qu'en s'appuyant sur l'autre (altérité). Pour BION, c'est dans la rêverie maternelle que les émotions peuvent être digérées. Il y a donc :

- la fonction  $\beta$  qui sont des éléments bruts des émotions arrivant à la pensée,
- la fonction  $\alpha$  qui sont des éléments  $\beta$  transformés en éléments  $\alpha$  (digérables par cette fonction rêverie).

En parlant de la fonction  $\alpha$  et de la rêverie, C.ALLIONE nous dit :

*« On peut résumer ainsi la fonction  $\alpha$  : elle est une instance tierce qui transforme l'expérience émotionnelle brute en éléments  $\alpha$ , lesquels pourront être utilisés dans le sommeil par le rêve, et dans la veille par la mise en récit.*

*D'où vient cette fonction  $\alpha$  ?*

*« [Si] le lait est reçu et traité par le canal alimentaire, [...] par quoi est reçu et traité l'amour ? »(Sources, 12, 7).*

*L'amour s'exprime par la rêverie. » » (Sources, 12, 9) Citant BION*

*BION utilise l'anglais reverie emprunté au français rêverie pour préciser un état qui n'est pas vraiment la pensée (volontaire, organisatrice) ni le rêve (dans le sommeil) mais un état mental qui va au gré des causes subjectives ou affectives, voire chimériques. »<sup>54</sup>.*

Dans la situation du récit, nous pourrions nous poser aussi la question : est-ce que j'ai apporté ou pas ou pas suffisamment ma rêverie (fonction  $\alpha$ ) pour accompagner la mère ?

Cette hypothèse qui m'a conduit à l'introspection/déclinaison du récit et de ma compréhension qui en découle, dans un après-coup, m'invite à décliner ce que serait ma posture de superviseur de la pratique. Nous devons poser également la question de l'éthique dans ce travail.

« La théorie : c'est quand on sait tout et que rien ne fonctionne...

La pratique : c'est quand tout fonctionne et que personne ne sait pourquoi ? ».

*Albert EINSTEIN*

### ❖ **L'ennui qui nous porte et l'ennui que l'on porte : une question de posture?**

Je n'ai jamais pratiqué la supervision d'analyse de la pratique en tant que superviseur si ce n'est à PSYCHASOC, dans les instances cliniques. Dans ma pratique soignante, de cadre de santé, de délégué régional d'aide à la santé mentale Croix Marine, j'ai animé des groupes de 4 à plus de 60 personnes. Ces groupes sont de compositions et de fonctions différentes: réunion soignants/soignés, groupe d'atelier thérapeutique, groupe de travail institutionnel sur des thèmes précis tant dans des réflexions théoriques que méthodologiques, des groupes de cadres de santé, des groupes associatifs où sont présents des patients, des professionnels, des familles..., des groupes d'étudiants infirmiers etc....La position, qui est la mienne, varie en fonction des groupes et de la demande. Ainsi, je peux être dans une position de soignant, d'animateur, de modérateur, une position hiérarchique, pédagogique...L'expérience que j'en retire, c'est qu'à chaque fois il est nécessaire de situer la place dans laquelle on intervient. Selon le groupe et le thème, des réajustements, pendant ces temps là, sont à faire plus ou moins fréquemment. Ces réajustements sont autant pour les membres du groupe que pour celui qui est désigné comme animateur etc....Cependant, même s'il y a des écarts, et au-

<sup>54</sup> ALLIONE Claude : « La part du rêve dans les institutions », éd. Les belles lettres, 2010, collection « Encre marine », p.135.

delà du fait qu'il est toujours curieux et intéressant de comprendre les intentions des uns et des autres, il reste relativement aisé de reprendre le thème qui a fait qu'un groupe s'est constitué.

Ici la fonction de superviseur me semble plus fébrile vis à vis de ce qui est en jeu. L'attente, d'une vérité, est grande de la part des membres du groupe. Mais, il n'y a pas de vérité, chacun a sa propre vérité, et quelle vérité ? Il est tentant pour les personnes supervisées, voir pour le superviseur lui-même, de le/se mettre dans la position du « Maître », du sujet supposé savoir. Aussi, la nécessité d'énoncer le cadre, de façon très précise et sans ambages est importante.

Ce qui va advenir dans l'instance clinique, d'avance, nous ne le savons pas. L'écoute attentive et curieuse pour celui qui porte une parole dans le récit est essentielle. Prendre la parole est déjà une prise de risque car cela invite à une relation à l'autre. Cette parole, ces mots vont se nourrir au fur et à mesure dans le récit mais vont venir aussi faire écho chez les « écoutants » et ainsi de suite pendant toute l'instance clinique.

Ce groupe est différent de ce que j'ai pu connaître. Nous allons parler, écouter, accompagner cette parole singulière qui nous renvoie à nous même. Ici, nous ne pouvons pas nous cacher derrière un contenu méthodologique, formatif, hiérarchique etc....car le contenu c'est chacun d'entre nous et c'est nous-même.

Alors, nous ne pouvons que souhaiter que ces paroles, ces mots, puissent apporter aux supervisés, compréhension, et distance quant aux situations énoncées dans le récit, récit qui prend appui sur des expériences vécues dans l'institution.

Le cadre que propose Joseph ROUZEL<sup>55</sup> m'a convenu. Rassurant par la présentation dès le départ de l'instance clinique et l'affirmation de la référence théorique du superviseur, par le déroulement et la scansion en 3 temps. Rassurant par la mise en mot du récit et des associations d'idées qui en découlent pour chacun. Rassurant et parfois tellement « in tranquille ». Il est nécessaire que ce lieu, cet espace soit sécurisé au maximum pour les supervisés qui vont s'essayer à la rencontre<sup>56</sup>, à la chute, au manque, au désir .....

Par ailleurs, nous voyons bien que l'espace (le lieu de l'instance clinique) prend une part importante dans l'investissement des supervisés et du superviseur. Un lieu identique qui, de séance en séance, s'investit dans la place et le siège que l'on se suggère. Une place particulière avec des angles de vue bien précis. Et puis, il y a aussi, la notion de temps, cette durée, ce rythme régulier qui fait qu'il y a continuité du travail d'élaboration psychique après les séances et entre les séances. C'est, d'une certaine manière, l'éloge de la lenteur, c'est reprendre le chemin du plaisir de penser, le chemin de l'élaboration.

Cependant, ce chemin n'est pas toujours aisé, surtout, quand il vous conduit vers une inconnue, connue que de vous, une rencontre avec vous-même. Ce point de vulnérabilité que l'on essaye de barder, protéger de quelques façons que ce soit.

Pour le superviseur, il n'est pas question que « la personne au récit » soit détruite. Il faut aider, accompagner pour essayer, pour tenter de comprendre la situation dans la mise en récit. Il est donc question d'une posture, de postures qui ont un même fil rouge et dont les liens ne sont pas de la même teneur ou ne sont pas tressés à l'identique. Ainsi, le travail qui m'a renseigné sur mon ennui, est un de ces fils. Porter (la plainte), cet ennui (flânerie/rêverie) seront deux éléments pour

<sup>55</sup> ROUZEL Joseph : « La supervision d'équipes en travail social », éd. Dunod, 2007, p.162.

<sup>56</sup> « Que l'on puisse se rappeler quelque chose sans en avoir le souvenir, c'est ce dont témoigne l'expérience psychanalytique avec ses concepts de transfert, de répétition et d'inconscient. C'est ce qui fait d'ailleurs de la psychanalyse une création analogue à la rencontre amoureuse telle qu'André BRETON l'évoque au moment où il écrit : « C'est comme si je m'étais perdu et qu'on vînt tout à coup me donner de mes nouvelles. » » GORI R. : « De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité », éd. DENOËL, 2010.p.38.

mettre en musique cette instance clinique.

Pour mettre en musique, il faut avant tout une portée. C'est le lieu de l'inscription de celui qui énonce le récit. Pour construire sa musique, il va utiliser une clé de fa ou de sol...et ensuite y poser ses mots (maux). Une gamme de mots (dont des mots en « si »...), des soupirs et des silences, des dièses, des graves et aigues parfois tellement graves et aigues qu'il faut ajouter des lignes à la portée, en haut et en bas. Il y a également des notes rondes et blanches, des noires, des croches, des doubles croches parfois des anicroches. Il y a le rythme et le temps. Il y a aussi le ton, « le ton fait la musique » dit l'expression populaire, ce qui veut dire, donner du sens à quelque chose par la manière dont on s'exprime.

L'une des fonctions du superviseur est de porter cette partition, porter le sujet qui porte sa parole, cette écriture musicale dans son récit. Bien sur, je pense au Holding du Holding. Pour ce musicien, qui s'essaie, ce n'est pas chose simple. Il lui faut aussi rencontrer l'altérité, l'autre lui-même et sa propre vulnérabilité.

Je vois bien dans les équipes soignantes, ces réticences, ces mécanismes de défense (CAT, protocole...), ces réponses mécaniques faites au patient. Le nom, lui-même, s'efface. Nous ne le voyons plus sur les blouses (on a peur des repréailles des patients : « on sait jamais »), et quand on n'en porte pas, on répond en guise de présentation : « Je suis infirmier » en s'efforçant ne pas citer son nom. Le soignant a peur, de lui-même. Nous devenons des inconnus pour l'autre et pour nous même. Nous aseptisons nos émotions, nous contrôlons nos sentiments. Je ne pense pas, que cela n'existe que dans les lieux de soins. Je pense qu'on la retrouve partout là où il y a de la « rencontre » humaine. Les soignants, les éducateurs, les professeurs des écoles..., ne trouvent pas/plus de sens dans ce qu'ils font. L'institution se dérobe, elle n'est plus le contenant du contenant du contenant qui pouvait faire sens et sur lequel nous pouvions nous appuyer. Cette institution ne nous fait plus rêver.

Une autre fonction du superviseur est peut-être d'amener à la rêverie (mon ennui : flânerie/rêverie). Cette rêverie de la mère pour son enfant, cette rêverie qui introduit de la tiercéité<sup>57</sup>.

Mais comme le dit C.ALLIONE :

*« Une mère ne saurait rêver son enfant sans être elle-même rêvée par d'autres. Il lui faut une rêverie de la rêverie, il faut que sa rêverie soit rêvée, c'est-à-dire une fonction  $\alpha$  de la fonction  $\alpha$  que je propose de noter  $f(\alpha^2)$  ou fonction alpha au carré. »<sup>58</sup>.*

Alors oui, peut-être que, le superviseur vient prendre cette place dans l'institution, place délaissée par l'institution elle-même auprès des équipes. Cette autre fonction serait donc la fonction  $\alpha^2$ .

Comment rêver et faire rêver ? Comment redonner sens à son travail ? Comment se défaire de ce grand ennui dont parle Victor HUGO : « *Le grand ennui, c'est exister sans vivre* ».

Il y a maintenant 10 ans, je découvrais une histoire étonnante à travers un ouvrage collectif sous la direction Michel BALAT, « Autisme et éveil au coma ». Michel BALAT nous raconte comment une de ces amies, Edwige RICHER, l'a fait venir dans la clinique où elle travaille. Il

<sup>57</sup> « ... , il n'est de fonctionnement possible à deux que dans la perspective introduite par la tiercéité. La chose s'entend très simplement lorsque dans la rêverie maternelle s'aliment d'une anticipation du discours qui sera tenu ultérieurement à un tiers (une amie, le père, etc.)...Il n'est là de récit que dans la transmission d'une réalité perçue du sujet, et par conséquent la fonction  $\alpha$  est d'une certaine manière anticipation du récit. ». ALLIONE Claude : « La part du rêve dans les institutions », éd. Les belles lettres, 2010, collection « Encre marine », p.138.

<sup>58</sup> Ibid cité p.139.

devait y venir pour travailler avec les équipes, cette clinique accueillant des patients ayant un coma traumatique. Il nous raconte, que lors de sa première visite, Edwige RICHER lui a dit : « voilà, nous, nous étions à peu près au point sur l'observation, sur le travail de rééducation, sur tous les tests, tout était clair, à peu près, et maintenant, on s'ennuie ». Il continue alors en disant : « En somme Edwige RICHER, faisait appel à moi pour lutter contre l'ennui. Je me suis dit que cela n'était pas mal comme entrée en matière, et alors depuis, on ne s'ennuie pas ! »<sup>59</sup>.

Dans ce travail énigmatique qu'est la monographie, il est vrai que j'avais pensé à ce que racontait M.BALAT. Non pas à la question de l'ennui, que j'avais oubliée dans un recoin de ma tête, mais à muser, c'était « muser » qui m'avait conquis. « Muser » était pris dans cette trilogie d'outils qu'ils avaient bricolé (BALAT, RICHER, l'équipe) : muser-scribe-interprète. Ces outils, ainsi conçus, devaient permettre aux patients, dans un coma traumatique, de s'éveiller et/ou de se sortir.

« Muser » est devenu « musement ». Alors c'est quoi ce « musement », ce « muser ». Ce serait une sorte de « sommeil éveillé », de discours intérieur. Il énonce cette idée à partir du livre de Chrétien de Troyes, « Perceval le Gallois », qui dans cette histoire « muse » sur « trois gouttes de sang sur la neige qui lui évoquent sa mie ».

Perceval est capté ou accaparé par ces 3 gouttes de sang, il « muse » dessus, il ne peut faire autrement. A la demande du roi Arthur, Kex un chevalier, va chercher Perceval, afin de rejoindre son armée. Perceval le reçoit très mal, bagarres et blessures pour Kex. Perceval se remet à muser. Un second chevalier, Gauvin, est envoyé auprès de Perceval pour les mêmes motifs. Gauvin voit Perceval muser sur ces trois gouttes de sang étalées sur la neige. Il ne le brusque pas, « il va le prendre « en oblique », pas de face, en douce, gentiment »<sup>60</sup>.

A partir de cette histoire de Perceval et de l'expérience de l'éveil au coma, M.BALAT propose un cheminement réflexif, il nous dit :

*« Ca nous évoque bien des remarques dans notre travail clinique, parce que comprendre ce qui fait le point de fascination qui plonge l'autre dans le musement, est très important pour pouvoir attendre qu'un certain déroulement s'opère. Là, le déroulement était tout à fait naturel, la neige absorbait petit à petit les gouttes de sang qui finissaient par disparaître ? Eh bien, Gauvin a su attendre, a su accompagner Perceval dans son musement – le partager en quelque sorte – puis a pu le prendre par la main et l'amener auprès du roi Arthur.*

*Est-ce que nous, nous ne sommes pas avec Perceval ? C'est-à-dire que chaque patient peut-être Perceval. Et dans ce sens, ne vaut-il pas mieux être Gauvin que Kex, Nous avons alors pensé que ce musement de Perceval était sans doute ce qui en chacun de nous sommeille, c'est-à-dire est latent au sens de « nous ne cessons pas de rêver » et que c'est lui que nous pouvons partager avec le Perceval blessé (en lien avec le patient blessé dans le coma traumatique à partir duquel l'expérience s'est déroulée) qui est avec nous. Gauvin était « dans » le musement de Perceval puisqu'il en saisissait en quelque sorte la source, et nous, nouveaux Gauvins, n'avions-nous pas à en saisir le fil, prenant la patience d'attendre avec lui le moment où la sorte de sidération du blessé se relâchant –l'effacement des gouttes de sang sur la neige-, nous puissions le prendre par la main. Est-ce qu'au bout du compte nous ne musons pas tous ensemble avec le patient, qu'il soit avec nous autour de la table ou pas ? »<sup>61</sup>*

Alors, enfin de compte, l'ennui qui me porte et l'ennui que je porte ne sont-ils pas cousines

<sup>59</sup> BALAT M. (sous la direction) : « Autisme et éveil au coma. Signes et institution », Les éditions du champ social, collection connivences, 2001, p.9.

<sup>60</sup> Ibid cité, p.10.

<sup>61</sup> Ibid cité, p.11.

de ce « musement » nécessaire pour écouter tout récit. N'est-il pas le lieu de passage pour une compréhension de l'énigme ? Le superviseur, le ton<sup>62</sup> de GAUVIN et son absence de ruse, une question de posture, celle du museur, passeur... peut-être ?

---

<sup>62</sup> BALAT M. : « Le transfert : opéra en un acte », revue INSTITUTIONS, juin 1991, n°9, p.40. « Ainsi l'espace bruissant de silence entre les êtres parlants est un tissu de ton, de possibilités de parole. Nulle articulation de parole ne se produit sans incorporer un ton qui en est l'investissement. Chez celui qui parle, le ton présente dans la parole ce qu'a été le musement, le babillage intérieur, qui la sous-tend, sa sous-jacence. Sujets supposés du musement « avant » d'être sujets appendus à l'articulation signifiante, c'est dans le musement de l'autre que nous avons à nous reconnaître. L'espace « tonal » du transfert est ainsi ce flot incessant qui sous-tend tout acte de parole. Tisser cet espace s'opère sans le savoir. ».

*« L'éthique, construction collective et subjective tout à la fois, morale sociale et éthique du sujet dans le même temps, ne se réalise que dans l'action, jamais dans les discours. C'est pourquoi elle se présente, malgré nous, comme épreuve de vérité. »*

**Joseph ROUZEL**

## **CONCLUSION, s'il en fallait une ?**

Voilà, le travail n'est pas fini, ce n'est qu'une ponctuation, il va continuer. Les signifiants ne vont pas tarder à me happer, et toujours dans cette longue chaîne de signifiants, qui structure le langage, me laisser « muser ».

Un an et demi de voyage avec mes compagnons du moment, c'est long et à la fois court. J'ai bien flâné le soir avec eux. Nous avons pris le temps de nous rencontrer. Il y a eu de l'a-musement, c'était peut-être un signe.

Pour peu, que l'on soit curieux de l'autre, les rencontres sont toujours prometteuses d'aventure. Merci Pierre de m'avoir « transféré » ce désir de rencontres. Vois-tu où cela m'a conduit ? Non, et bien j'ai « retiré ma plainte ».

Je garde, encore au-dessus de moi, la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen. Je sais que ce n'est pas suffisant pour le travail de superviseur qui m'attend. L'éthique selon LEVINAS<sup>63</sup> est un autre soutien, celui que propose la psychanalyse: l'éthique du sujet, doit le compléter.

---

<sup>63</sup> LEVINAS E. : « Ethique et infini ». Le livre de poche, 1982. " Je parle de la responsabilité comme structure essentielle, première, fondamentale de la subjectivité [...] j'entends la responsabilité comme responsabilité à autrui, donc comme responsabilité pour ce qui n'est pas mon fait, ou même ne me regarde pas[...]""Je suis responsable d'autrui sans attendre la réciprocité, dût-il m'en coûter la vie. L a réciprocité, c'est son affaire."

## Bibliographie

- **ALLIONE Claude** : « La part du rêve dans les institutions », éd. Les belles lettres, 2010, collection « Encre marine ».
- **ANSERMET F. et SORRENTINO MG.** : « Malaise dans l'institution : le soignant et son désir », 2<sup>ème</sup> édition, éd. ECONOMICA, Anthropos.
- **BALAT M.** (sous la direction) : « Autisme et éveil au coma. Signes et institution », Les éditions du champ social, collection connivences, février 1997.
- **BALAT M.** : « Le transfert : opéra en un acte », revue INSTITUTIONS, juin 1991, n°9.
- **DIATKINE G.** : « Jacques LACAN », éd. PUF, collection Psychanalystes d'aujourd'hui, 1998.
- **GORI R.** : « De quoi la psychanalyse est-elle le nom ? Démocratie et subjectivité », éd. DENOËL, 2010.
- **LEVINAS E** : « Ethique et infini ». Le livre de poche, 1982.
- **OURY J.** : Revue Psychiatrie et psychothérapie institutionnelle -1976 p 194 et Le transfert dans l'institution : Les 1ères journées de Psychothérapie à Marseille, Nov.1987, p 37 à 45.)
- **PIGEON Martin** : « « La santé mentale à l'ère du toutalisme hypermoderne », 2010, site PSYCHASOC.
- **ROUZEL Joseph** : « La supervision d'équipes en travail social », éd. Dunod, 2007
- **SASSOLAS M.** : « Quels dispositifs pour quelle psychiatrie ? Du sanitaire au social, différences et convergences », Revue Pratiques en santé mentale, février 2011 –Fédération d'aide à la Santé Mentale Croix Marine.

## Bibliographie complémentaire

- **Chrétien de TROYES** : « Perceval le Gallois ou le conte du Graal ». Stocks plus, 1978.
- **DIDIER Marie** : « Dans la nuit de Bicêtre ». Editions Gallimard, collection Folio, 2006.
- **ORWELL G.**: « 1984 », éd. Gallimard, Collection de Poche, 1972.
- **PINEL Philippe** : « Traité Médico philosophique sur l'aliénation mentale, ou La Manie. ». AN IX. Analectes, département psychiatrique THERAPLIX.
- **Revue SUD/NORD, folies et cultures** : « la nuit sécuritaire » - le manifeste des 39, éd.érés.2009.

## Sites Internet :

- **Les échos.fr**

- **Psychasoc**
- **Collectif des 39**
- **La nuit sécuritaire**

## **Lexique**

**CAT** : Conduite à tenir

**CHS-CT** : Comité d'hygiène et de sécurité et des conditions de travail

**DMS** : Durée moyenne de séjour

**DRH** : Direction des ressources humaines

**DSM** : Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders ou Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux

**ECT** : électro convulsivothérapie

**IDE** : Infirmier diplômé d'état

**ISP** : Infirmier de secteur psychiatrique

---

# Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

---

A l'écoute du son en  
supervision.

---

Aurélie Rabault  
Monographie pour la certification  
de superviseur d'équipe de  
travailleurs sociaux,  
Année 2010-2011,  
XI ème promotion,  
Insitut Européen Psychanalyse et  
Travail Social,  
Montpellier.

---

## Sommaire :

- 03 ► Introduction.
- 04 ► Un récit.
- 06 ► Travailler le texte dans sa "chair".
- 08 ► Les sons.
- 08 ► Le phonème.
- 09 ► Le signifiant.
- 12 ► La répétition.
- 13 ► Le phonème [s].
- 15 ► La voix.
- 16 ► La lettre.
- 18 ► La lettre "S".
- 20 ► La supervision.
- 22 ► La pulsion invocante.
- 23 ► La position du superviseur.
- 26 ► Le cadre de supervision.
- 29 ► Conclusion suspensive.
- 30 ► Bibliographie.

## Introduction

Après avoir exercé pendant plusieurs années en tant qu'éducatrice spécialisée, je suis devenue formatrice dans un centre de formation pour travailleurs sociaux.

Dans le cadre de ma fonction, j'anime quatre groupes de formation. Il s'agit d'une instance où sont abordées les questions de formation et avec un temps dévolu à l'analyse des pratiques. Le groupe est composé d'étudiants d'une même promotion et encadré par un formateur. Il est permanent sur le temps de la formation et se retrouve entre douze à quatorze fois par an, sur une séance de 3 heures.

Les formateurs de l'équipe pédagogique m'ont transmis leurs pratiques, leurs façons de faire dans l'animation de ces groupes. Petit à petit, j'ai bricolé et construit une pratique mais avec une absence d'étayage et des questions en suspens.

Ma demande d'aller en formation en supervision d'équipe avec Psychasoc était motivée par le désir de mettre au travail mes questions dans une référence à la psychanalyse et d'asseoir une posture.

La 1<sup>ère</sup> semaine, en juin, de formation à la supervision d'équipe est venue modifier ma pratique de formatrice en groupe de formation et lui apporter une certaine assise.

En septembre, j'ai accueilli deux nouveaux groupes d'étudiants et je leur ai proposé le dispositif clinique de Joseph Rouzel en m'appuyant sur les différents temps proposés.

Pour cet écrit de fin de formation à la supervision d'équipe, je vais partir de ma rencontre avec un groupe et vous en faire le récit. De là, j'en tirerai une énigme sur la fonction des sons en supervision, ce que je déroulerai tout au long de mon écrit.

Ce travail va me conduire, à partir du son, à aborder la question des phonèmes, celle de la voix pour venir les articuler au signifiant, à la lettre et en arriver à la pulsion invocante qui me servira de point d'appui pour penser la position du superviseur et le cadre de la supervision.

**Un récit.**

Je vous propose ici le récit d'une histoire qui va constituer la matière première de mon travail d'élaboration. De cet écriture, j'en tirerai une énigme que je formulerai dans le cadre de la supervision.

Le groupe est composé de 12 étudiants aux âges et aux parcours très différents. Le 1<sup>er</sup> temps du groupe de formation consiste à présenter ce temps de travail et à se présenter chacun pour faire connaissance. J'invite chacun, après l'avoir fait moi-même, à se présenter à partir des questions suivantes : Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Quel est votre parcours ? Qu'est-ce que vous faites là ? Je suis très surprise par le fait que chacun vienne raconter son histoire de vie au groupe alors que j'avais, auparavant avec d'autres groupes, fait l'expérience d'une présentation assez formelle. Je remarque aussi que mon écoute est différente, elle me permet d'entendre le sujet dans sa singularité et ainsi d'entendre autre chose qu'un état civil.

Sur ce 1<sup>er</sup> jour du groupe de formation, nous sommes dans une salle autour d'une grande table ovale où il y a tout juste de la place pour 13. On est un peu serré, je n'ai pas beaucoup de place pour mettre mes affaires, pour m'étaler.

Je m'installe à l'une des extrémités de la table. Les étudiants arrivent progressivement et Eric s'installe en face de moi mais légèrement sur la gauche. Pendant tout le temps où je présente le cadre du travail, Eric opine de la tête comme pour approuver ce que je propose. Eric est un homme de 38 ans qui a les cheveux longs attachés en queue de cheval. Il nous dit avoir pas mal baroudé, notamment en Afrique et en Irlande. Depuis 3 ans, il travaille comme bénévole avec une association qui intervient auprès de personnes détenues au centre pénitentiaire. Eric accueille chez lui des détenus pendant leur permission.

A l'issue de ce 1<sup>er</sup> temps, je me rends compte que j'ai oublié de demander aux étudiants : qui présente une situation la semaine prochaine ? Je suis bien embarrassée. Eric est encore par là et je lui fait part de mon oubli, il me propose alors de présenter une situation. Je lui dit alors que c'est OK. Pendant tout ce temps-là je suis embarrassée, à la fin (à la fois) j'y vais, je lui fait part de mon oubli, de mon embarras et en même temps une voix intérieure me dit que ça ne va pas, que c'est pas un hasard si c'est à lui que je m'adresse, que je me mets dans un drôle de nœud, d'embarras. Embarras, j'écris avant de me reprendre. Pour moi c'est l'image d'avoir des choses dans les bras, d'être encombrée et de ne pas savoir quoi faire avec tout ce que je porte, tout ce que j'embrasse ? Et je sens bien qu'une relation particulière se noue avec Eric que j'avais remarqué parmi les étudiants le 1<sup>er</sup> jour, lors de leur accueil. Par ailleurs, j'ai très longtemps été "fascinée" par la prison, j'ai beaucoup lit (lu) dessus, j'avais envisagé d'aller y bosser et concernant l'association où il est bénévole, j'y ai fait un stage en tant qu'étudiante et j'y ai travaillé par la suite. Pendant mon stage, j'avais rencontré et accompagné un jeune sortant de prison pour meurtre et j'avais pu travailler cette fascination.

Cette fascination s'est retrouvée au niveau du groupe de moniteurs-éducateurs

puisqu'il y a beaucoup, lorsqu'on a parlé de la recherche de stage, ont évoqué leur intérêt pour le secteur pénitentiaire.

Bref.

A la 2<sup>ème</sup> rencontre avec le groupe de formation, nous sommes dans la même salle. Je m'installe à la même place que la dernière fois : en bout de table et du côté du tableau. Eric s'installe en face.

Il raconte son histoire. Dans l'histoire qu'il raconte, il insiste sur le fait qu'il rompt le contrat. Puis dans l'échange il revient sur le fait qu'il transgresse la règle et qu'il a toujours été dans une recherche de transgression et que cette transgression dont il fait état dans la situation n'est pas sans le ramener à lui. Il évoque son parcours et ses progrès pour éviter d'être dans la transgression.

Je pressens le lien avec la question de la jouissance mais sans aller plus loin, ce n'est que dans l'après-coup que je peux formuler ce lien, se pose à moi la question de qu'est-ce qui fait que je ne le repère pas sur le moment et qu'est-ce que je fais de cet après-coup ?

Au groupe de formation suivant, le 3<sup>ème</sup>, nous sommes toujours dans la même salle et Eric est encore une fois en face de moi. Grégoire présente une situation. Avant de commencer il demande s'il peut prendre ma place pour présenter la situation. Je lui réponds non et rappelle la place de chacun dans cet espace. Au 1<sup>er</sup> groupe de formation, Grégoire était à ma droite. Sa demande à prendre ma place n'est pas sans m'interpeller :

Bah quand même !

Ont-ils compris le cadre de cette instance clinique ? ont-ils repéré les paces (les places) de chacun dans le dispositif ? ne suis-je pas assez sûre de moi ?

Cela me paraît énorme. Grégoire me donne l'effet d'un enfant qui testerait quelque chose tout en connaissant la réponse.

A la 4<sup>ème</sup> rencontre du groupe de formation, je vais voir la secrétaire pour qu'elle m'attribue une autre salle. Mon souci est de ne pas me retrouver en face de Eric et faire que les places ne soient pas figées.

Et bien évidemment malgré une nouvelle salle, une disposition des tables individuelles en carré, je m'installe au milieu d'un côté du carré et Eric se met en face.

Voici une histoire en 4 temps + 1. Voici le 5<sup>ème</sup> temps :

En octobre de retour en formation, je raconte mon histoire et là Joseph Rouzel note que j'ai utilisé 2 expressions différentes pour dire la même chose :

"il s'assoit en face" et "il s'assoit devant"

et que ce qui semble faire énigme c'est le devant.

Sur mon bloc-notes, j'écris les remarques formulées par Joseph Rouzel et je

m'aperçois qu'au lieu d'écrire "il s'assoit devant", j'ai écrit "il s'assoit dedans".  
... une énigme de plus.

## Travailler le texte dans sa "chair".

A partir de ce récit écrit, suivant l'invitation de Joseph Rouzel, je me suis intéressée à tout ce qui n'était pas le sens. Non sans difficulté, non sans retenue tant aller droit au sens m'est habituel, évident.

Je me suis aperçue de plusieurs choses :

Beaucoup de nombres apparaissent dans le texte.  
On repère une suite numérique comme une ponctuation.

Puis des sons reviennent : le [s]  
Dans un 1<sup>er</sup> temps, on a place deux fois,  
Puis ensuite on passe de place à face,  
On retrouve dans le 3<sup>ème</sup> temps face d'abord puis place et paces (suite à une erreur de frappe j'ai omis le "l"),  
Et dans le 4<sup>ème</sup> temps place d'abord puis face.

Dans la répétition des sons, on trouve aussi le phonème [a].

Le phonème [s] qui se répète m'a évoqué un souvenir d'enfance où ma marraine, récitant une pièce de théâtre, déclamait "Aurélie, qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?". Ne me rappelant plus de quelle pièce il s'agissait je suis allée chercher et j'ai trouvé que "Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?" est tirée d'Andromaque de Racine. Ce glissement entre Aurélie et Pour m'interpelle : de quoi s'agit-il ?

Dans mes recherches je découvre aussi qu'il s'agit d'une allitération en [s] qui consiste en la répétition d'un même son dans un texte : allitération pour une consonne et assonance pour une voyelle.

A partir du terme "allitération", j'associe avec le terme "aliter".  
Cela me ramène au texte où les termes queue, embrasse, pace et lit apparaissent. Le terme pace qui résulte d'une faute de frappe évoque "la passe" dans le cadre de la prostitution.

Puis :

Dans le dernier bloc on passe de face à devant à dedans.

Que faire de tout ça ?  
Et le lien avec la supervision ?

Bon commençons par un bout ...qu'est-ce que c'est que ces sons ? Et ces serpents qui sifflent ? Encore le [s] !  
Et dans la supervision : qu'est-ce que c'est que ces sons ? Toujours le [s].

Alors :

Que vient indiquer ce son [s] sur la supervision ?

**Que se passe-t-il dans la supervision si l'on se met à écouter les sons et pas le sens ?**

## **Les sons.**

Quand on cherche dans le dictionnaire, le son est un phénomène physique, il s'agit d'une "vibration d'un corps matériel transmise par une onde élastique"<sup>64</sup>. On peut aussi parler de bruit bien que le terme "bruit" implique une superposition de sons. Bon, d'accord.

Mais en se situant dans le cadre de la supervision, lieu de parole et de langage, le son

<sup>64</sup> Dictionnaire « Le petit robert ».

| renvoie autant à la voix qu'au phonème.

Nous allons nous arrêter sur le phonème pour ensuite aborder la voix.

## **Le phonème.**

Le phonème est l'élément sonore d'une langue.

Phonème vient du grec ancien phonéma "son" et phoné "son de la voix".

C'est la plus petite unité du langage parlé qui puisse être isolée dans une langue donnée. Le phonème est dépourvu de signification. Il n'est pas lui-même porteur de sens mais sert à donner du sens. Des phonèmes, en s'associant, vont constituer des mots.

Le français comprend 36 phonèmes, dont 16 voyelles et 20 consonnes. Un phonème peut être composé d'une voyelle et d'une consonne. Il y a des phonèmes consonantiques et vocaliques.

Dans ces écrits<sup>65</sup>, Lacan indique que le phonème constitue l'élément différentiel dernier, qu'il constitue l'unité signifiante.

Dans une langue donnée, le signe linguistique<sup>66</sup> est la plus petite unité ayant un sens. Le signe linguistique est une entité à deux faces : le signifiant et le signifié.

Le signifié est l'élément conceptuel non perceptible. Par exemple pour le mot arbre, c'est l'idée de l'arbre et non l'arbre réel.

Le signifiant est l'élément perceptif, c'est plus précisément l'image acoustique du son et non le son matériel.

La relation entre signifiant et signifié est la signification. Un signifié sans signifiant est indicible, c'est l'impensable. Un signifiant sans signifié : comme le phonème il est, mais ne signifie pas.

"Dans toutes les langues du monde il y a un lien conventionnel entre le signifiant, le son, et le signifié, le sens. Par exemple le son vache en français a le même sens que le son vaca en espagnol ou que le son cow en anglais etc. Dans toutes les langues des sons changent pour des signifiés identiques. Toutes les combinaisons de sons et de sens dans les langues sont nouées à leur référent. Par exemple, les sons vache, vaca, cow sont des signifiants différents qui ont le même signifié se rapportant à un troisième élément, le référent, c'est-à-dire ici le même animal cornu et qui donne du lait. Tel est en résumé le fonctionnement des langues. Mais le langage inconscient ne s'intéresse

<sup>65</sup> L'instance de la lettre dans l'inconscient in LACAN J., Ecrits I, éd. du Seuil, 1966, p.258.

<sup>66</sup> En référence à la linguistique et plus particulièrement à Ferdinand de Saussure in CHEMAMA R., Dictionnaire de la psychanalyse, éd. Larousse, 1995.

qu'aux phonèmes"<sup>67</sup>, nous ajouterons aux signifiants.

Le phonème renvoie au signifiant, au langage inconscient.  
Si on se met à écouter les sons, donc les phonèmes, et pas le sens en supervision, alors on est à l'écoute des signifiants.

## Le signifiant

Lacan avance que "le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant".

Ce qui importe ici c'est le lien qui unie un signifiant à un autre et non pas celui d'un signifiant à un signifié. Ce qui importe c'est, comme dans le mouvement de l'association libre, le glissement d'un signifiant à l'autre jusqu'à former une chaîne.

Le signifiant est autonome par rapport à la signification. Il est détaché du référent, du signifié. A ce propos on parle d'équivocité, pour un même signifiant il y a une pluralité de signifié.

Dans l'algorithme lacannien  $S/s$ , la barre vient dire que du fait du langage le sujet dit plus qu'il ne dit et qu'il ne sait pas ce qu'il dit. Un signifiant peut insister dans le discours du sujet sans pour autant être associé à la signification. Il en va ainsi pour le symptôme qui peut être considéré comme le signifiant d'un signifié inaccessible pour le sujet.

Ainsi le signifiant aurait une autre fonction que celle de signifier. Cette autre fonction du signifiant est de représenter le sujet et de le déterminer dans le même temps.

Dans " Le rêve à la licorne ", Serge Leclaire<sup>68</sup> dans le cadre d'un travail d'analyse amène Philippe à dérouler les signifiants à partir de son rêve, il les suit à la lettre pourrait-on dire. Dans une première approche ce rêve représente la soif de Philippe, il l'accomplit, d'une certaine manière le rêve réalise le désir de boire de Philippe. Puis en laissant s'enchaîner les souvenirs, les images, les mots pour être mené à l'inconscient, ce désir de boire apparaît comme un appel à l'ouverture, nous dit Leclaire, et non comme une attente de remplissage. Puis du déploiement de la libre association se dégage une série de termes qui se répètent, qui insistent. Cette chaîne signifiante est

---

<sup>67</sup> Extrait de l'intervention de Guy Massat « le langage inconscient et le signifiant » au cercle psychanalytique de Paris (30/11/2006).

<sup>68</sup> LECLAIRE S., *Psychanalyser*, éd. du Seuil, 1968.

constituée de mots-clés : lili-soif-plage-trace-peau-pied-corne. En considérant cet énoncé du point de vue littéral, en maintenant à distance toute tentative d'y mettre du sens, on s'aperçoit que le début et la fin composent le terme "licorne". Ce terme "licorne" vient dire l'insistance de la soif. Mais il s'agit de ne pas clore ici mais de laisser se déployer et s'épuiser, nous dit Leclaire, les effets produits par l'image acoustique du mot licorne, de les suivre à la lettre. Ce chemin conduit à la formule "Poordjeli" qui vient représenter et déterminer le sujet. Ces lettres sont détachées de toute signification mais elles viennent "dégager en réalité, et sans la moindre interprétation, les termes les plus sensibles du dire du patient ; on pourrait même préciser "sensibles" au sens physique du terme"<sup>69</sup>. Cette formule, dépourvue de sens, apparaît comme "l'un de ces nœuds qui constituent l'inconscient dans sa singularité "<sup>70</sup>. Cette formule composée de lettres est le support des signifiants.

Le travail ne s'arrête pas là, il s'agit ensuite à partir de ce nœud d'engager un travail d'élucidation à rebours, à partir de cette formule littérale.

Ce travail illustre comment le signifiant, dans la perspective psychanalytique, vient représenter et déterminer le sujet. Le travail d'analyse va consister à suivre les enchaînements de signifiants à la lettre qui les supporte.

Ce qui compte dans le signifiant ce n'est pas sa signification mais sa signifiance, c'est à dire ce qui est produit par l'image acoustique du mot lui-même, ce qui est associé chez le sujet à partir de l'image acoustique.

Se forme ainsi une chaîne signifiante : "le signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant" et ainsi de suite.

Ce qui représente le sujet c'est une séquence acoustique qui peut prendre des sens différents. Ce qui représente le sujet c'est une association de signifiants, d'images acoustiques, qui se répètent hors de tout contrôle : "retour réglé d'expressions, de séquences phonétiques, de simples lettres qui scandent la vie du sujet, quitte à changer de sens à chacune de leurs occurrences"<sup>71</sup>.

Par ailleurs, dans la chaîne signifiante, la valeur du signifiant est liée à la place qu'il occupe par rapport aux autres signifiants. Le signifiant ne vaut que dans son rapport à la chaîne des signifiants. Un signifiant ne représente le sujet que dans son lien à un autre. Un signifiant ne représente pas le sujet à lui seul.

Le sujet est ce qui est représenté par le signifiant, en cela c'est le référent mais Lacan complète "...pour un autre signifiant". Le sujet surgit dans ce qui lie un signifiant

---

<sup>69</sup> Ibid. p.115

<sup>70</sup> Ibid p.113

<sup>71</sup> CHEMAMA R., Dictionnaire de la psychanalyse, éd. Larousse, 1995.

à un autre. La chaîne des signifiants signe la présence du sujet dans l'enchevêtrement d'un anneau à l'autre. Le sujet s'entra-perçoit dans le lien d'un signifiant à un autre.

En revenant au phonème [s], on pourrait avancer qu'il ne prend une valeur en tant que signifiant que dans son lien à d'autres signifiants.  
Mais de quels signifiants s'agit-il ?

Et au début, à l'origine de la chaîne des signifiants, qui y-a-t'il ? Y-a-t'il un 1<sup>er</sup> signifiant ?

Ce 1<sup>er</sup> signifiant est nommé  $S_1$ , le signifiant maître. C'est le lieu de l'origine.

Du fait que l'être humain est un être parlant, le monde des choses lui est devenu inaccessible. Le monde des choses est irréductible au monde des mots. En entrant dans le langage, l'être humain a dû renoncer à l'immédiateté du monde des choses. On fait cette expérience tous les jours où il nous est impossible de dire tout ce que l'on vit, tout ce que l'on est. On est dans l'impossibilité d'exprimer avec des mots ce que l'on ressent.

En devenant des êtres parlants nous avons dû consentir à une perte, à un manque et par là-même sommes entrés dans l'ordre symbolique.

Le  $S_1$  signe l'absence, en cela c'est le point d'arrimage du sujet au langage. Il est le signifiant qui borde le manque, l'objet (a). C'est de là que naît le désir, en ce sens qu'on a de cesse d'essayer de capter cet objet qui représente les choses du monde des choses, en cela c'est un impossible. Parler c'est à chaque fois une tentative de captation toujours ratée.

## La répétition

Le phonème [s] se répète, il insiste jusqu'à former un sifflement dans "Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?". Comment comprendre cette insistance, cette répétition du signifiant ?

Dans la vie du sujet, dans les situations qu'il vit, dans ses actes, dans ses conduites, dans sa parole, il y a quelque chose qui revient sans cesse à l'insu du sujet. Ce retour du même, cette insistance prennent valeur de répétition.

Freud repère que le phénomène de répétition est lié à celui de traumatisme.

Il le repère avec le jeu de la bobine. L'enfant mettait en scène de façon répétitive une situation déplaisante : le départ de sa mère. Dans cette mise en scène, l'enfant lance hors de sa vue une bobine attachée à un fil et la ramène à lui, cela accompagné des

phonèmes [o] quand elle s'éloigne et [a] quand elle revient. Avec la mère de l'enfant, ces phonèmes ont pu être rattachés à fort pour " parti " et da pour " voilà ".

Le traumatisme est la cause de la répétition, ici l'absence de la mère, elle vise à le maîtriser en l'intégrant à l'organisation symbolique. Par la répétition du geste, des phonèmes, l'enfant tente de maîtriser l'absence en la symbolisant.

Lacan abordera le concept de répétition selon deux axes : celui du symbolique et celui du réel.

Dans l'axe symbolique, la répétition est le principe même de la chaîne signifiante. Elle repose sur l'opération de répétition. Les signifiants font sans cesse retour, cela du fait qu'ils dépendent du signifiant premier, le  $S_1$ , qui a disparu ce qui lui donne valeur de trauma. La répétition dans la chaîne signifiante, où le signifiant représente le sujet pour un autre, réduit le trauma dans une tentative de symbolisation.

Dans l'axe du réel, l'origine de la répétition, ce qui déclenche cette insistance, c'est le réel. Le réel c'est l'innommable, il est la limite de ce qui est symbolisé par la parole ou l'écriture. Le réel n'est jamais symbolisable, c'est un point de buté. C'est l'imaginaire qui noue le réel au symbolique. Du fait de cet impossible, il " ne cesse pas de ne pas s'écrire " <sup>72</sup>.

Le phonème [s] se répète, il insiste. Cette répétition constitue une tentative incessante de capter le signifiant-maître dans un essai de symbolisation.  
Quel est le signifiant-maître à l'origine de la répétition du son [s] ?

## Le phonème [s]

Quand on reprend l'écrit du récit, on s'aperçoit que le phonème [s] apparaît dans des signifiants qui se répètent:

- embarrassée (deux fois) - embrasse - fascinée - association - fascination (deux fois), pour aboutir au signifiant jouissance. Et avant l'apparition de ce signifiant apparaît : transgresse - transgression (trois fois).

Dans la première série de signifiants, ce qui surgit en terme de sens c'est l'absence de séparation, de différence, d'altérité.

Embrasser est formé du préfixe «en-», du latin in «dans, sur» avec l'idée de mettre à l'intérieur, et du nom «bras». Ce terme évoque l'idée d'une incorporation.

Fasciner du latin fascinare «faire des charmes, des enchantements», de fascinum «charme, maléfice». L'enchantement est le fait de soumettre une personne à une opération surnaturelle, magique de sorte qu'elle perde sa volonté voire son identité, son intégrité.

---

<sup>72</sup> Idem p.278.

Associer du latin *associare* «joindre, unir» : mettre ensemble, formé de *ad* (à) et de *sociare* «allier», dérivé de *socius* «compagnon». «Compagnon» trouve son origine, avec le mot «copain», dans le partage du pain : *cum* «avec» et *panis* «pain». Ici on trouve l'idée de communion.

Avec les signifiants *transgresse* et *transgression*, c'est le sens de «passer outre» qui apparaît.

*Transgression* est un nom d'action tiré du latin *transgredi*, «passer de l'autre côté, traverser», «dépasser» puis «enfreindre». A la différence de la première série de signifiants où les frontières sont annulées, *transgression* fait valoir l'existence d'une frontière dans le fait de passer de l'autre côté mais une frontière que l'on dépasse.

A ce stade, ce qui apparaît avec le phonème [s], c'est la frontière qui est soit annulée soit dépassée, à l'image d'une barrière qu'on ôterait ou qu'on enjamberait.

Pour poursuivre sur le son, en se référant à la phonétique, le phonème [s]<sup>73</sup> est une consonne fricative comme le [f], le [v] ou le [z].

Une consonne fricative est une consonne dont l'articulation implique un resserrement du chenal respiratoire en opposition aux consonnes sonantes qui ne provoquent pas de turbulences dans l'écoulement de l'air.

A l'écoute, les consonnes fricatives donnent une impression d'écoulement par frottement ou de sifflement.

Le son [s] est émis au moment où l'air est expulsé par un chenal étroit du fait d'un resserrement des dents et de la position de la langue qui gênent le passage de l'air. On parle de fricative sifflante sourde en distinction de la sifflante sonore : le son [z]. L'articulation de la consonne sourde ne comporte pas la mise en vibration des cordes vocales.

Cet aspect sourd du son [s] et sa répétition m'évoque le texte de Roland Barthes<sup>74</sup> sur "Le bruissement de la langue".

" Bruire, c'est faire entendre l'évaporation même du bruit ". Le bruissement a un effet d'annulation sonore.

Roland Barthes distingue le bredouillement du bruissement comme deux signes sonores du langage.

Le bredouillement de la langue consiste en une " annulation par ajout ". La parole a un caractère d'irréversibilité. "Ce qui a été dit ne peut se reprendre, sauf à s'augmenter". En parlant, il n'est pas possible d'effacer, d'annuler. Je peux seulement venir dire que "j'annule ce que je viens de dire". En parlant, on ne peut venir corriger

---

<sup>73</sup> Encyclopedia Universalis

<sup>74</sup> BARTHES R., *Essais critiques IV, Le Bruissement de la langue*, éd. du Seuil, 19, p. 93-96.

Toutes les citations suivantes sont issues de ce texte.

qu'en parlant de nouveau. Le bredouillement vient alors signer un raté dans le langage. "C'est un bruit de langage comparable à la suite des coups par lesquels un moteur fait entendre qu'il est mal en point". Le bredouillement est le bruit d'un échec.

Le bruissement est le signe sonore du bon fonctionnement de la machine. "C'est le bruit de ce qui marche bien". Et paradoxalement, le bruit de ce qui marche bien n'a pas de bruit. "Le bruissement dénote un bruit limite, un bruit impossible". Le bruissement se caractérise par une absence de bruit.

Ce quelque chose qui marche bien renvoie au plaisir. Roland Barthes avance l'idée que "le bruissement, c'est le bruit même de la jouissance plurielle". Plurielle puisqu'il implique une communauté de personne.

La parole semble, elle, être condamnée au bredouillement. Dans la parole, "il reste toujours trop de sens pour que le langage accomplisse une jouissance" nous dit Roland Barthes.

Il pose cet impossible comme une utopie. Le bruissement de la langue formerait un tissu sonore sans qu'aucun signe s'en détache mais aussi sans que le sens en soit congédié. Ou, autre image, un paysage sonore où le « fond » ne serait pas constitué de la musique des phonèmes mais du sens envisagé comme le point de fuite de la jouissance.

Ce bruissement de la langue peut s'éprouver dans les détours de la vie où une érotique (au sens le plus large nous indique Roland Barthes) est convoquée sur la scène sonore, où un émoi se fait jour.

Avec le son [s], l'effet sonore évoque un bruissement. Le sifflement est un son sourd, voilé, étouffé. Et dans son maintien, jusqu'à l'expulsion de l'air, le son s'évanouit.

En suivant Roland Barthes, l'apparition du son [s] dans la séance de supervision serait le bruit de la jouissance à l'œuvre dans le groupe. Le phonème [s] dans sa répétition, qui évoque le bruissement, forme un tissu sonore où le sens en toile de fond (via le détour par l'étymologie) indique la jouissance à l'œuvre dans la séance de supervision.

Ainsi nous n'arrivons pas encore au signifiant.

Ce qui apparaît c'est la jouissance à l'œuvre et dans ce mouvement se pose la question d'une frontière qui aurait été annulée ou enfreinte.

Si le phonème constitue un signifiant, si sa répétition consiste en une tentative de captation d'un signifiant-maître : qu'en est-il du phonème [s] ?

Pour poursuivre, nous allons aborder la question de la voix comme le pendant du phonème.

**La voix.**

La voix est constituée de "l'ensemble des sons produits par les vibrations des cordes vocales"<sup>75</sup>.

A propos de la voix, on peut distinguer différentes caractéristiques<sup>76</sup> :

- Le rythme, le débit,
- L'intonation, l'articulation,
- Le timbre, l'intensité, la hauteur de ton, l'accent,
- Les sons extralinguistiques comme le rire, le pleur, la respiration.

On peut ajouter les silences.

Véra, en groupe de formation, nous raconte une bataille de boules de neige à l'IME au cours de laquelle elle est poussée au sol par un jeune adolescent qui est interpellé par un autre « touche-la pas, elle est à moi ». Elle nous raconte cette histoire très rapidement et sur un ton haletant. L'attention portée à cette énonciation, portée par la voix, ouvrira alors sur la dimension sexuelle présente dans la relation de Véra avec ces adolescents, dimension difficilement audible et concevable par elle de prime abord. C'est ainsi en étant à l'écoute de la voix que quelque chose peut surgir.

Avec la voix, nous avons à faire à l'énonciation, le dire, la façon de dire. C'est dans cette énonciation que le sujet se manifeste.

L'énonciation est à distinguer de l'énoncé. L'énoncé est le dit, ce qui est dit. Quand on parle on vient énoncer des faits, une opinion, un sentiment, etc. mais cet énoncé est émis, est dit d'une certaine façon, sur un ton singulier, avec des mots particuliers, etc. c'est ici l'énonciation qui transparaît dans la voix mais aussi dans les gestes.

Mais au delà de l'énonciation, en associant à partir du bruissement de la langue, la voix m'évoque le mythe des sirènes.

Dans la tradition grecque, les sirènes sont des créatures mi-femme, mi-oiseau. Elles sont des divinités de la mer et séduisent les navigateurs par leurs voix, leur faisant perdre tous sens et les entraînant dans la mort.

Chez les sirènes, la voix occupe le devant de la scène dans toute sa matérialité sonore. Qu'importe le texte, les sirènes ne sont que voix. Cette voix est envoûtante, captivante.

Jean-Michel Vives<sup>77</sup> avance que ce que véhicule la voix des sirènes est "une promesse de jouissance". "Lorsque la voix rompt les amarres de la signification, [...] elle ouvre l'espace de jouissance où le sujet risque de s'abolir"<sup>78</sup>.

Les sirènes font la promesse d'un retour au monde des choses, au monde d'avant la

---

<sup>75</sup> idem

<sup>76</sup> AMADO G., GUITTET A., Dynamique des communications dans les groupes, éd. A. Colin, 1997, p.26

<sup>77</sup> VIVES J-M., « Le chant entre parole et cri étouffé » Ou heurs et malheurs de l'invocation dans les Contes d'Hoffmann de Jacques Offenbach, Insistance, 2005/1 no 1, p. 45-57.

<sup>78</sup> HAM M., VIVES J-M, La loi de Dieu et la divine voix, Cliniques méditerranéennes, 2006/1 no 73, p. 73-87.

perte ; un retour à un temps d'avant la Loi, d'avant l'arrimage au registre symbolique, au langage.

| Ainsi nous pouvons envisager la voix comme son et, avec l'énonciation, la voix comme support de la parole.

A propos du son, nous avons distingué la voix du phonème. En abordant la voix comme support de la parole nous pouvons avancer que la voix est le support matériel du phonème. Le phonème renvoie au signifiant. Si la voix est le support du phonème, nous allons nous intéresser à la lettre support du signifiant comme l'illustre "Le rêve à la licorne". Et par ce passage par la lettre, nous reviendrons à la voix comme son ouvrant sur la jouissance.

## **La lettre.**

Dans le sens de missive ou de caractère, la lettre est le support matériel du signifiant.

Freud, à propos du travail du rêve, avancera l'idée qu'il fonctionne comme un rébus. L'image a valeur de signifiant et non de signification. L'image renvoie à des mots que l'on peut entendre en écoutant les phonèmes. Par exemple, une image d'un corbeau entendue phonétiquement peut ouvrir sur un corps beau.

| Ainsi les phonèmes seraient à entendre à la lettre.  
| Le phonème [s] est à entendre à la lettre : la lettre de ce phonème est le "S".

La lettre est l'enveloppe du signifiant, elle vient le border.

Dans le signifiant, il y a le phonème entendu comme l'élément différentiel dernier qui vient se couler dans l'écriture.

Dans « Le rêve à la licorne », il s'agit bien d'une pratique à la lettre qui permet de dégager peu à peu les signifiants-mâîtres.

Ainsi le signifiant surgit avec la lettre, il faut en passer par une lecture à la lettre pour que le signifiant apparaisse.

| En supervision, quand on se met à écouter les sons et non le sens, quand on se met à écouter la voix, on entend alors la lettre, support des signifiants.

La lettre ferait, nous dit Lacan, "le littoral entre jouissance et savoir"<sup>79</sup>, entre le réel

---

<sup>79</sup> LACAN J., *Lituraterre*, 1971.

et le symbolique.

Le signifiant-mâitre est issu de la perte, lieu de l'origine à jamais perdu. Il ouvre sur l'ordre symbolique. La lettre serait cette bordure dans le réel soutenant le signifiant.

La voix vient faire littoral, bordure. D'un côté, on a la voix qui parle, elle est celle des phonèmes, des signifiants dont la suite donne un effet de sens. De l'autre côté, on a la voix comme son ; comme celle des sirènes. Elle est hors sens mais pas pour autant sans signification, "sans faire signe de quelque chose à quelqu'un"<sup>80</sup>. C'est la voix de l'indicible. Cette voix comme son se caractérise, entre autres, par l'intonation, le rythme, la sonorité.

Dans la lettre n°52 à W. Fliess et dans la note sur le bloc magique<sup>81</sup>, S. Freud avance l'idée à partir d'un travail sur la mémoire "que notre mécanisme psychique s'est établi par un processus de stratification : les matériaux présents sous forme de traces mnémoniques se trouvent de temps en temps remaniés suivant des circonstances nouvelles"<sup>82</sup>. L'inconscient conserve des traces durables des perceptions reçues tandis que le préconscient bien que recevant ces perceptions n'en garde pas trace.

S. Freud s'appuie sur le bloc magique pour illustrer ce mécanisme :

Le bloc magique est composé d'un bloc de cire recouvert d'une feuille mince elle-même recouverte d'une feuille transparente. Lorsqu'on écrit sur la feuille transparente, une trace écrite apparaît sur la 2<sup>ème</sup> feuille du fait du contact avec le bloc de cire. Dès qu'on soulève les feuilles la trace écrite disparaît de la feuille mais reste dans la cire. La feuille transparente protège la 2<sup>ème</sup>, elle figure un "pare-stimulus" qui vise à réduire les excitations qui arrivent de l'extérieur. La 2<sup>ème</sup> feuille illustre le préconscient-conscient qui reçoit les excitations mais n'en garde pas trace et enfin le bloc de cire représente l'inconscient qui garde les traces écrites mais celles-ci vont se chevaucher, s'emmêler, s'enchevêtrer.

La lettre serait cette trace dans la cire, dans l'inconscient qui surgirait dans la voix.

Marc Damon<sup>83</sup> nous propose une autre image en nous invitant à distinguer d'une part "le fleuve du langage, le signifiant et la structure grammaticale qui participe au sens, et d'autre part les alluvions qui se déposent, l'inconscient, lieu des représentations de choses, pur enchaînement littéral".

---

<sup>80</sup> JULIEN P., Le schofar : du sens à la signification, Insistance, 2005/1 n°1, p.99-101.

<sup>81</sup> FREUD S., Œuvres complètes, vol. XVII, 1923-1925, éd. PUF, 1992.

<sup>82</sup> FREUD S., Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904, éd. PUF, 2007.

<sup>83</sup> In CHEMAMA, La lettre et l'inconscient, p.174.

## La lettre "S"

La lettre "S" forme un ruban qui ondule.

Cette forme m'évoque celle que forme les vagues sur la plage, cette zone de contact entre la mer et la terre : le littoral.

On retrouve ici le littoral évoqué par Lacan à propos de la lettre, entre jouissance et savoir.

Le "S" est le littoral entre le réel, la jouissance et le symbolique, le signifiant. Le réel est l'impossible, l'innommable. Le signifiant vient symboliser ce manque. Il surgit avec la lettre, il s'agit donc d'en passer par la lettre pour faire apparaître le signifiant.

En reprenant le texte du récit, j'avais repéré la répétition du son [s] accolé aux sons [a], [p], [l] et [f] dans la série phonétique suivante :

[plas]

[plas]

[fas]

[plas]

[fas]

[plas]

[plas]

**[pas]**

[plas]

[fas]

[plas]

[fas]

[fas]

Ce qui est intéressant de repérer dans cette liste c'est l'absence, l'oubli d'une lettre dans le signifiant [pas], signe d'un ratage dans l'écriture. Et c'est bien dans les ratés que quelque chose du sujet apparaît.

A partir de ce ratage on peut repérer que seuls les phonèmes [a] et [s] sont constants, les phonèmes [pl] et [f] apparaissent et disparaissent.

Ainsi [as] apparaît et dans son inversion cela donne [sa].

De la lettre "S" surgit le signifiant [sa] que l'on pourrait écrire ça, en associant le C des mots " face " et " place " et le S pour le son, pour le phonème.

La lettre " S " est le support matériel du signifiant "ça".

Le "ça" dans la 2<sup>ème</sup> topique de Freud est le siège des pulsions, le réservoir de l'énergie pulsionnelle. Inconscient, il est à la fois inconnu et inaccessible. Freud avançait que le "ça" constitue "le noyau de l'être".

**Que se passe-t-il dans la supervision si l'on se met à écouter les sons et pas le sens ?**

Que vient indiquer ce son [s] sur la supervision ?

En partant de ces deux questions, en les faisant se répondre mutuellement, nous nous apercevons que dans la supervision, se mettre à l'écoute du son et pas du sens c'est se mettre à l'écoute du bruit de la jouissance à l'œuvre, du pulsionnel qui insiste.

Mais pourquoi faire ? Et pour en faire quoi en supervision ?

Commençons par nous interroger sur l'objet de la supervision.

### **La supervision.**

A l'origine de la condition humaine, il y a l'interdit de l'inceste. Ce qui nous fait sujet<sup>84</sup>, c'est la soumission à la loi de l'interdit de l'inceste.

L'interdit de l'inceste nous interdit le corps de notre mère et par là même nous autorise tous les autres et introduit le petit d'homme dans l'ordre du langage et de la parole pour l'y soumettre.

A partir de là, le sujet disposera des mots pour dire cette perte et tentera indéfiniment de la dire.

Mais avec le langage plus on parle pour tenter de dire cette perte, pour tenter de la récupérer, plus on rate et plus alors on se soumet à l'interdit de l'inceste, plus on s'éloigne du monde des choses, plus on s'en sépare.

Cette perte issue de l'interdit de l'inceste, celle de disposer du corps maternel, est représentée dans l'objet (a), objet petit a élaboré par Lacan. L'objet (a) est le reste de ce qui de l'être du sujet est raté par le signifiant.

C'est à partir de cet objet (a) que va se mettre en mouvement le désir. L'objet (a) est cause du désir.

Cet objet (a) nous amène à parler pour dire cette perte fondamentale, cette extraction de la jouissance.

---

<sup>84</sup> du côté de la névrose.

Cet objet (a) nous amène aussi vers les autres. En se plaçant du côté de la névrose, on cherche dans l'autre cet objet (a) : l'autre aurait ce qui manque, l'autre disposerait d'un savoir sur l'objet (a). C'est ainsi que l'objet (a), cause du désir, est à l'origine du lien social.

Du côté de la psychose, la perte n'est pas éprouvée. En quelque sorte, le psychotique a l'objet (a) avec lui et il est alors en difficulté pour advenir en tant que sujet désirant.

Dans le transfert, l'autre m'attribue un savoir sur l'objet (a) à l'endroit où j'éprouve le manque et de ce lieu je me perds dans l'illusion d'avoir ce qui manque à l'autre. Dans ce moment de la relation où s'opère un nouage, une tentative d'abolition des frontières est à l'œuvre. Cette tentative ouvre sur l'espace de la jouissance.

La jouissance renvoie au mythe de la horde primitive. Le père, le chef de la horde jouit de toutes les femmes dans le sens où il les possède toutes et où il en tire une satisfaction sexuelle et en interdit l'accès à ses fils. Le meurtre du père, puis son incorporation au cours d'un repas est l'acte fondateur de l'interdit de l'inceste. Cet acte engendre le souvenir, chez les fils, chez tous les hommes, d'un lieu de "jouissance absolue", inaccessible et interdite. Les fils ne connaîtront d'autre jouissance que celle marquée par le manque : ils ne pourront pas posséder toutes les femmes.

Ainsi, la jouissance renvoie à la totale satisfaction de la pulsion. Totale satisfaction impossible : la pulsion ne fait que contourner l'objet, ça rate.

Du fait de l'interdit de l'inceste, du fait que l'être humain parle, un NON absolu à la jouissance est posé. Cet interdit de la jouissance fait de l'être humain un être socialisé.

C'est l'éducation, issue de la culture dont le rôle est de poser un non à la jouissance, qui amène le petit d'homme de la pulsion au désir. Mais tout de la pulsion n'est pas éduicable, il y a des débordements, la jouissance peut toujours surgir.

En situation professionnelle, l'exigence pour le travailleur social est de sortir de ce débordement, de cette illusion de complétude, de cette position de toute-puissance. Le professionnel pour tenir sa fonction se doit de s'extraire de cette illusion, de cette jouissance. "On n'est quand même pas là pour se faire plaisir" nous disait un étudiant de 1<sup>ère</sup> année en groupe de formation.

La supervision est une instance pour engager ce travail de dé-complétude, pour sortir de cette illusion où nous ne serions pas manquant, pour réfréner la jouissance.

Lorsque Eric évoque son rapport à la transgression, j'indique que je pressens le lien avec la question de la jouissance et le formule dans l'après-coup. Cela vient interroger la place du superviseur.

Si la supervision « a pour fonction, par essence et non par accident, de réfréner la

jouissance » pour reprendre Joseph Rouzel<sup>85</sup> :  
Comment penser le cadre de la supervision ?  
Comment penser la place du superviseur ?

Pour avancer sur ces questions nous allons suivre le déroulement de notre question initiale :

Si en se mettant à l'écoute des sons et pas du sens en supervision on est à l'écoute du bruit de la jouissance à l'œuvre, du pulsionnel qui insiste.  
Si la supervision a pour fonction de réfréner la jouissance.  
Alors comment la supervision réfrène-t-elle la jouissance lorsqu'on est à l'écoute des sons ?

Pour définir le son, nous en sommes passés par les phonèmes pour arriver à la voix. Avec la voix comme lettre, support des signifiants, nous avons repéré qu'elle vient faire littoral, qu'elle vient faire bordure. D'un côté, on a la voix qui parle, elle est celle qui supporte les phonèmes, les signifiants dont la suite donne un effet de sens. De l'autre côté, on a la voix comme son : celle de l'indicible, du bruit de la jouissance.

Mais la voix est aussi l'objet de la pulsion invocante.

## **La pulsion invocante.**

La mise en place de la pulsion invocante va amener le sujet à s'adresser à l'autre et lui permettre de faire entendre sa propre voix.

L'enfant à la naissance, l'infans, se retrouve dans une détresse physique qui le pousse à crier. Ce premier cri est "une pure manifestation vocale, dépourvue d'adresse et de signification"<sup>86</sup>.

La mère, en position d'Autre primordial, transforme le cri en besoin. De ce besoin elle en fait une demande. La demande que la mère attribue à l'infans émane de son désir. Le "Je désire ceci" de la mère est transformé en le "Tu me demandes cela". Par ce mouvement la mère extrait l'infans d'un réel sans nom et l'appelle à advenir au symbolique. Le besoin est ainsi aliéné au désir et à la demande. "Transformé par cette interprétation maternelle, le cri pur se transforme en cri pour"<sup>87</sup>.

La mère interprète le son de la voix comme une parole. Elle vient nouer la voix comme son à la voix comme parole.

<sup>85</sup> Rouzel J., La supervision d'équipe en travail social, éd. Dunod, 2007, p.91.

<sup>86</sup> VIVES J-M., AUDEMAR C., « Le petit garçon qui parlait d'une voix sourde » Improvisation maternelle et naissance du sujet, Dialogue, 2003/1 no 159, p. 106.

<sup>87</sup> Ibid. p.107

Le deuxième cri ne sera déjà plus le même, "il est devenu invocant"<sup>88</sup>. Il ne sera plus un cri continu mais laissera apparaître des ponctuations, laissant ainsi la place à une réponse possible. Il se fera adresse. La pulsion invocante se met en place dans un aller et retour, dans celle d'un dialogue marqué par un vide, par un manque.

Pour que ce mouvement puisse s'opérer, dans ce premier temps du circuit de la pulsion qui se caractérise par un "appeler", cela implique que la mère en dévoilant son désir éprouve sa propre castration, intègre la différence entre elle et son enfant.

L'invocation n'est possible que du lieu de l'altérité, d'une différence, d'un vide. Dans l'invocation, je suppose et je suppose seulement qu'il y a du sujet. Ainsi, lors du deuxième cri, l'enfant n'est pas que soumis à la demande de l'Autre.

Par ailleurs, du fait de la réponse de la mère, dans le deuxième cri, la perte de la voix en tant que son pur devient possible et l'enfant peut quitter le champ de la jouissance et accéder au champ du langage.

Cela va ouvrir sur les deux autres temps du circuit de la pulsion invocante : après "appeler" arrive le temps d' "être appelé" et de "se faire appeler".

Lorsqu'en supervision on est à l'écoute de la voix comme son, on est à l'écoute d'une voix sans adresse. Et cela dans les deux sens du terme : l'indication du domicile et l'action d'adresser. Il n'y a pas d'Autre.

La mise en place de la pulsion invocante permet l'adresse dans la mesure où elle établit les rapports de l'enfant à l'Autre garant de l'ordre symbolique.

A partir de son travail sur la question de l'invocation, Jean-Michel Vives nous invite à repenser les enjeux du sujet-supposé-savoir. Dans l'invocation, le sujet s'adresse à un autre supposé être là, ce qui introduit de l'altérité. C'est du lieu de cette altérité que le sujet est appelé à advenir. Ainsi le sujet-supposé-savoir devient sujet-supposé-savoir-qu'il-y-a-du-sujet. En place de sujet-supposé-savoir ajouter qu'il-y-a-du-sujet invite le sujet à exister et donc à s'éprouver marqué par la perte ce qui ouvre sur le dé-nouage du transfert.

Ainsi le son serait à entendre comme le premier cri de l'enfant et de là, à partir de notre position de sujet manquant et donc désirant, inviter l'autre vers l'invocation.

Au regard de cet éclairage, comment penser le cadre de la supervision et la position du superviseur.

## **La position du superviseur.**

En référence à la place de l'Autre primordial occupé par la mère, ou son substitut,

---

<sup>88</sup> Ibid., p.107

dans la mise en place de la pulsion invocante, la place du superviseur vient garantir l'absence, la "perte de jouissance". Cela suppose qu'il en soit porteur, qu'il puisse s'éprouver manquant à cette place-là. La place du superviseur est ainsi une place vide : il s'agit pour le superviseur d'être là pour garantir ce vide.

En groupe de formation, lors du 1<sup>er</sup> temps de l'instance clinique, Christian nous raconte un chemin fait en voiture avec Christophe, adolescent placé en MECS.

Dans le 2<sup>ème</sup> temps, Christian se taisant, les autres étudiants du groupe expriment ce qu'ils ont éprouvé et certains disent que ça ne leur évoque rien, qu'ils ont besoin d'en savoir plus et d'autres s'arrêtent sur le signifiant "prison" mentionné à plusieurs reprises.

Dans un 3<sup>ème</sup> temps, un échange s'engage mais semble tourner en rond ou plutôt buter sur les répétitions de Christian qui nous dit sa difficulté à être face à Christophe. Un silence s'installe, je baisse alors les yeux, et sur mon bloc note je vois « Christophe », je relève alors la tête et dit « Il s'appelle Christophe » et là Christian se met à raconter qu'ils ont les mêmes yeux, certains traits de caractères identiques...s'ouvre alors un travail sur le transfert. Dans cette embrouille Christian était dans l'impossibilité de prendre place.

L'installation d'un silence, l'absence de voix laisse apparaître un vide. A cela s'ajoute le fait que je baisse<sup>89</sup> les yeux m'extrayant par là-même du groupe. Ce mouvement dévoile une absence dans le groupe.

Cette absence fait coupure, met de la différence. L'invocation devient alors possible, le sujet peut être appelé à advenir. Christian, dans cette situation, trop pris dans les similitudes avec Christophe ne pouvait avoir d'adresse, de domicile pour venir adresser quelque chose au groupe. Ce dernier d'ailleurs est resté quelque peu sans voix.

En venant dire « Il s'appelle Christophe », je le nomme et avec le signifiant "appelle", je l'appelle à exister et en creux, dans un message inversé, je viens nommer Christian et lui ouvre la possibilité d'avoir une adresse.

Dans le cadre de la supervision, du lieu de l'absence peut advenir le sujet en tant qu'être séparé et divisé ce qui permet d'éprouver le non à la jouissance et de dénouer ce qui se joue dans le transfert.

Le travail de supervision est un travail de groupe qui s'inscrit dans une institution. Le superviseur, à partir du fait qu'il soit manquant, vient garantir l'absence dans le groupe. Ainsi la supervision n'est pas un espace de relations duelles mais bien un espace collectif avec du tiers.

Par ailleurs, la dimension institutionnelle définit le contexte, le cadre du travail d'élaboration. Cela est particulièrement prégnant dans ma situation de formatrice de

---

<sup>89</sup> Lors de relectures, j'ai aperçu qu'au lieu d'écrire "je baisse" j'ai écrit "je baise" : je reviendrai sur ce lapsus en conclusion.

travailleurs sociaux en formation.

La dimension institutionnelle vient circonscrire en quelque sorte l'adresse. L'adresse du sujet est à entendre dans le cadre de la supervision au sein d'une institution. Ici, elle est à entendre dans le cadre d'un processus de formation où la personne repère ce qu'elle met en jeu dans sa pratique quotidienne de travailleur social en formation.

Cette année, j'anime un groupe composé de personnes qui n'ont pas obtenu leur diplôme. Ces personnes, qui ont une partie du diplôme à repasser, sont en situation d'emploi ou de stage. Le groupe se réunit une fois par mois pendant trois heures. L'objet du travail est de proposer un espace où chacun puisse venir repérer ce qu'il met en jeu dans sa pratique quotidienne mais aussi dans le passage de l'examen. Au cours de ce travail, je me suis aperçue que pour chacun la rencontre avec l'autre était problématique et que dans l'épreuve orale devant un jury se rejouait cette difficulté.

Après plusieurs séances je leur propose donc de venir travailler sur la situation de jury où ils ont été en échec. Je leur propose de partir d'un écrit où ils racontent ce moment-là.

Frédéric réagit en partant du fait qu'il n'a pas fait signer une convention avec son employeur à propos du dispositif proposé par le centre de formation, en arrive à dire sa difficulté à s'éprouver en formation et fini par dire « cet écrit : ça me fait chier ». Pendant ce temps d'échange, des larmes commencent à couler sur le visage de Brigitte, et des sanglots la secoue. Je m'arrête et lui demande ce qu'il se passe. Brigitte évoque alors le suicide de sa sœur. Stéphanie lui demande si elle souhaite en parler et Brigitte acquiesce.

Nous lui laissons la parole.

Brigitte déroule alors son histoire de vie d'une voix qui part dans les aigus, avec beaucoup de sanglots, de hoquets, de difficulté à récupérer sa respiration, avec des gestes très amples et saccadés. Son discours semble se construire dans un mouvement d'associations libres.

J'ai l'impression d'assister à un débordement d'émotions, à un fleuve sans fin, à une matière sonore où il n'y a pas de place pour la coupure. J'éprouve une grande solitude de ma place et paradoxalement mon seul point d'ancrage c'est d'être là. Je suis là avec un grand vide de non-savoir, je suis là dans l'absence pourrait-on dire.

Le groupe semble sidéré. Je sens le regard de Stéphanie posé sur moi, je lui manifeste ma présence par un hochement de tête et me retourne vers Brigitte à l'affût d'une ponctuation, d'une coupure, d'un blanc.

A l'occasion d'une pause où Brigitte reprend sa respiration, je lui demande qu'est-ce qui fait que cela surgisse ici. Cette intervention semble avoir un effet d'arrêt : les sanglots se calment, Brigitte pose ses mains et vient dire que tout au long de sa vie elle s'est débrouillée pour ne pas mener ses projets à terme et que la perspective de l'examen vient réactiver cette problématique.

Mon intervention a eut un effet de coupure dans la matière sonore, elle est venue mettre de la distance.

Mon intervention s'est faite interpellation, s'est faite invocante. Par cette intervention, je suppose que Brigitte vient adresser quelque chose au groupe. J'en passe par le sujet-supposé-savoir-qu'il-y-a-du-sujet, je suppose que malgré le débordement qui semble prendre toute la place il y a du sujet.

Dans mon intervention il y a deux aspects : qu'est-ce qui fait que cela surgisse et ici, je viens mettre en lien ce que Brigitte met en scène et l'espace dans lequel elle le fait. Ainsi je situe l'adresse supposé du sujet dans le cadre du groupe de formation ce qui permet à Brigitte d'engager un travail sur ce qui est en jeu pour elle dans le passage du diplôme.

Dans ces deux situations, la position du superviseur naît de l'absence. C'est à partir de cette place qu'il pourra amener la personne à advenir en tant que sujet invocant.

Dans la situation avec Eric, évoquée dans mon récit, il y a pas d'absence. En place de superviseur je ne viens pas la garantir. Je suis prise dans le transfert, à l'image du signifiant "prison". Il n'y a pas d'espace, pas de distance. L'image que me renvoie Eric et le signifiant "prison" me font basculer. J'y suis pleinement. Dans ce mouvement transférentiel, la place du manque, de l'absence est évacuée.

## **Le cadre de supervision.**

Le cadre de la supervision est à la fois porté par le superviseur et permet de soutenir sa position.

Nous avons évoqué les effets de l'institution sur la supervision, du contexte dans lequel elle se déroule, des statuts et fonctions des personnes y participant.

Je souhaiterais m'arrêter sur le cadre posé par le superviseur.

Depuis quelque mois, comme je l'avançais en introduction, je me suis appuyée sur les trois temps de l'instance clinique, élaborés par Joseph Rouzel<sup>90</sup>, dans le cadre des groupes de formation avec les étudiants :

1<sup>er</sup> temps : un(e) étudiant(e) raconte une situation dans laquelle il(elle) a été impliqué(e) sur le lieu de stage. La liberté du choix de la présentation est laissée à l'étudiant(e) concerné(e). Il(elle) « expose à sa façon, avec ses mots, sans consigne de mise en forme particulière. Il s'agit de se laisser aller là où les mots nous emmènent »<sup>91</sup>.

Pendant ce temps les autres membres du groupe ne peuvent pas intervenir.

2<sup>ème</sup> temps : Chaque étudiant(e), un à un, fait retour à celui ou celle qui a exposé et qui s'est exposé, de ce que ça lui fait. Pendant ce temps-là, la personne qui a exposé

---

<sup>90</sup> ROUZEL J., La supervision d'équipe en travail social, Dunod, 2007.

<sup>91</sup> *ibid*, p.XXX.

sa situation se tait et se met à l'écoute de ce qu'a produit chez les autres le récit de sa situation.

3<sup>ème</sup> temps : temps de débat, d'élaboration collective.

L'étudiant(e) qui a exposé sa situation pourra prendre la parole pour réagir à ce qu'il(elle) a entendu et s'ensuit un échange en vue d'accéder à une compréhension de la situation et de ce que l'étudiant(e) a mis en jeu dans la situation, dans la rencontre avec l'usager.

Quand on est à l'écoute des sons en supervision, comment s'y retrouver dans cette matière sonore si ce n'est en repérant les coupures ou en faisant des coupures.

Dans l'écriture, il y a la syntaxe et la ponctuation qui permettent d'entendre des différences qui donnent sens au delà des phonèmes.

Les enfants, en fin d'école maternelle, s'exercent à faire des coupures pour donner sens à une succession de lettres.

Dans la musique, au delà des notes, c'est le silence qui vient ponctuer la mélodie et qui vient mettre du rythme.

Les trois temps de l'instance clinique viennent faire des coupures. Ils viennent ponctuer le travail.

Ces trois temps distribuent la parole et donc l'écoute : on ne peut pas parler et écouter en même temps. Le travail d'élaboration nécessite d'en passer par une alternance entre se taire et se dire.

Avec un groupe de formation constitué depuis deux ans je suis restée sur un autre dispositif : un 1<sup>er</sup> temps où l'étudiant(e) expose une situation, un 2<sup>ème</sup> temps où le reste du groupe pose des questions à l'étudiant(e) en vue d'une meilleure compréhension de la situation et un 3<sup>ème</sup> temps d'élaboration.

Mais assez rapidement je me suis aperçue que j'étais dérangée par cette absence d'alternance de "se dire - se taire". Cela m'évoquait un brouhaha comme la rumeur du marché sur la place du village. Chacune (ce groupe était composé uniquement de femmes) y allait de sa parole mais sans engagement dans un travail d'élaboration. N'y tenant plus, je leur ai proposé le dispositif de l'instance clinique. Au début cela a été difficile pour chacune de se taire et de parler en son nom. Mais à l'occasion du dernier groupe de formation, les étudiantes sont venues témoigner combien cela les avait mise au travail.

Sylvie est une personne qui est en difficulté pour prendre la parole en groupe. Pendant la 1<sup>ère</sup> moitié de formation, elle est restée très en retrait puis petit à petit elle s'est mise à prendre la parole. Quand j'ai mis en place le nouveau cadre de travail, à une occasion j'ai dû la reprendre pour le lui rappeler : Sylvie est intervenue dans le 2<sup>ème</sup> temps pour réagir à ce qu'une étudiante évoquait de son ressenti. Je lui ai demandé de se taire. A la séance suivante, Sylvie, en colère, est venue dire qu'on lui reprochait d'être trop en retrait et quand elle prenait la parole on la faisait taire.

Sur ce, je me suis aperçue que par la suite, Sylvie s'est engagée dans une démarche de questionnement sur ce qu'elle mettait en jeu d'elle-même dans la relation éducative. Sylvie qui dans une position de maîtrise mettait à distance ses affects, s'est peu à peu laissée traverser par ses doutes.

L'alternance, imposée par les trois temps, met de l'écart, du vide. Elle permet à chacun de l'éprouver et à la parole d'advenir.

Dans ce dispositif, le superviseur ne prend pas la parole sur les deux premiers temps. Il est là pour garantir le cadre dont la fonction est de faire tiers permettant ainsi à la parole de se soutenir.

Dans ce mouvement d'alternance, la voix n'est plus un son continu, sans adresse. La distinction des temps introduit des séparations, des différences. De cette introduction du manque, la voix se pose comme une adresse.

## Conclusion suspensive.

Au cours de cet écrit, j'ai cheminé pas à pas sur le sentier de la supervision. Mon point de départ a été une énigme : le surgissement du son [s] dans mon récit. J'ai déroulé cette énigme dans le cadre de la supervision.

Tout au long de ce travail j'ai tenté de maintenir ensemble ce qui s'est joué lors de la situation relatée dans le récit à l'origine de l'énigme, ce qu'il en est de la théorie psychanalytique, ce qu'il en est de la supervision et ce qu'il en est de ma pratique auprès des éducateurs en formation.

En partant de l'écoute du son en supervision, j'en suis passée par la question de la jouissance où une abolition des frontières est à l'œuvre dans le nouage du transfert. De là j'ai pu m'éprouver manquante. Et, via la pulsion invocante, j'ai approché la place de l'absence en supervision et celle de l'adresse.

A l'occasion de relectures, j'ai aperçu qu'au lieu d'écrire "je baisse les yeux m'extrayant par là-même du groupe " j'ai écrit "je baise les yeux".

Dans ce lapsus la lettre "S" chute.

Le son [s] se transforme en [z].

Le son [z] est une consonne fricative sonore à l'inverse du [s] qui est sourd. Il ne donne pas un effet de sifflement mais de frottement.

Ce "frottement sonore" me ramène au bredouillement évoqué par Roland Barthes. Le "frottement sonore" est bruyant et rêche.

Au cours de ce cheminement j'en serais passée du bruissement au bredouillement. Et c'est dans ce bredouillement que l'absence peut prendre place à l'occasion de la chute.

En supervision, le superviseur vient garantir une place vide. C'est parce qu'il y a une place vide qu'un travail sur le transfert peut avoir lieu. De cette place où l'absence est préservée, la voix se pose comme une adresse.

## Bibliographie :

AMADO G., GUITTET A., Dynamique des communications dans les groupes, éd. A. Colin, 1997.

BARTHES R., Essais critiques IV, Le Bruissement de la langue, éd. du Seuil, 1984.

CHEMAMA R., Dictionnaire de la psychanalyse, éd. Larousse, 1995.

FREUD S., Œuvres complètes, vol. XVII, 1923-1925, éd. PUF, 1992.

FREUD S., Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904, éd. PUF, 2007.

HAM M., VIVES J-M., La loi de Dieu et la divine voix, Cliniques méditerranéennes, 2006/1 no 73, p. 73-87.

JULIEN P., Le schofar : du sens à la signification, Insistance, 2005/1 n°1, p.99-101.

LACAN J., Ecrits I, éd. du Seuil, 1966.

LACAN J., Lituraterre, 1971.

ROUZEL J., La supervision d'équipe en travail social, éd. Dunod, 2007.

VIVES J-M., « Le chant entre parole et cri étouffé » Ou heurs et malheurs de l'invocation dans les Contes d'Hoffmann de Jacques Offenbach, Insistance, 2005/1 no 1, p. 45-57.

VIVES J-M., AUDEMAR C., « Le petit garçon qui parlait d'une voix sourde » Improvisation maternelle et naissance du sujet, Dialogue, 2003/1 no 159, p. 106-118.

